



REGARDS SUR LE MONDE

Volume 1

Quinze mois

Je n'arrive pas à me concentrer. Depuis deux jours, je tente de terminer cet article scientifique sur l'adaptation des espèces végétales au changement climatique. C'est très intéressant d'étudier leur évolution, comme la variation de leur métabolisme ou la modification de leur architecture mais je n'y arrive pas. Et puis mes collègues ne m'aident pas : ils me regardent bizarrement, comme si je n'avais rien à faire ici. C'est vrai que je suis la première femme à travailler avec eux dans ce laboratoire de recherche, mais là, ils exagèrent !

Lorsque je ne réalise pas d'expériences, je travaille dans une grande salle avec cinq tables. Mes collègues et M. Dubois occupent les bureaux restants près des fenêtres. Il y a trois mois, j'ai intégré ce centre de recherche. Caroline m'avait prévenue : être une femme scientifique n'est pas très apprécié par les hommes à notre époque. D'après elle, j'allais me heurter à des collègues et à un directeur plus ou moins sexistes. Malheureusement, elle avait raison.

Le jour de mon arrivée, je suis venue avec mes affaires dans un carton. Je suis passée devant le bureau de mon collègue Michel Dulac qui m'a indiqué la poubelle sans lever le nez de son dossier d'expérience. Il avait cru que j'étais la femme de ménage ! Je ne l'ai pas dit mais j'avais honte. Honte de ne pas m'être défendue, de n'avoir rien fait. J'étais aussi en colère, très en colère : M Dubois était juste à côté et il n'a même pas réagi !

Lorsque j'ai dit à Michel Dulac que j'étais sa nouvelle collègue, il n'a eu aucune réaction, sauf peut-être un regard noir, sûrement parce qu'une femme n'est apparemment pas « digne » de travailler avec eux.

Le soir, j'ai raconté à Caroline ce qui s'était passé et elle m'a répondu :

« Écoute, Marianne, ils ne le font pas exprès, notre société est comme cela depuis la nuit des temps. Mais je suis d'accord avec toi, il faut que ça change et c'est toi qui vas les faire changer. Tu as entendu petite sœur ? »

*
* *

J'ai mal à la tête. Sans avoir écrit une ligne de plus, je me lève et je me sers un verre d'eau. M. Dubois, le directeur du laboratoire, s'approche de mon bureau et relit mon article. « Vous n'avez pas beaucoup avancé, à ce que je vois ».

M. Dubois n'est plus très jeune, avec ses cheveux blancs et sa voix sévère, mais c'est un grand scientifique reconnu par ses pairs.

« Je suis désolée. J'essaye de trouver une formulation claire et compréhensible. »

Depuis son bureau, Jean Després lance :

« Il est difficile de faire confiance aux femmes, elles sont trop distraites par un rien et ne font pas avancer assez vite la science ! ». A la table d'en face, Charles Cassillac renchérit :

« C'est comme Myriam Fromentin, du labo d'à côté, depuis qu'elle a eu son fils, elle travaille beaucoup moins car il est souvent malade et elle doit s'en occuper. » Pour finir, Michel Dulac s'exclame :

« A cause de cela elle pénalise son équipe et ils prennent du retard dans leurs recherches ».

Heureusement, M. Dubois intervient promptement :

« Au lieu de parler, vous feriez mieux d'avancer vos articles ! ».

Mes collègues me jettent un regard noir. Je les ignore et je retourne à mon bureau, choquée par ce qu'ils viennent de dire. Je ne suis pas d'accord avec eux, on peut tout à fait avoir des enfants et travailler correctement mais les arguments me manquent pour leur répondre. Je suis loin de me douter de ce qui m'attend.

*
* *

Le soir, je pousse la porte de mon appartement et j'entre. Martin, mon fiancé, me demande si tout s'est bien passé aujourd'hui. Je lui réponds que oui, mais il voit sans doute que je lui cache la vérité, sûrement parce que je traîne des pieds et que je m'avachis dans le canapé. Il s'assied en face de moi, me regarde droit dans les yeux et me dit que si j'ai un problème, je peux lui en parler. Je n'ai pas très envie de lui expliquer parce que j'ai honte de ne pas avoir su quoi répondre à mes collègues et de m'être laissé faire. Je ne veux pas non plus réveiller des sentiments désagréables liés à ma journée de travail.

Cette nuit, je n'arrive pas à dormir. Je repasse en boucle dans ma tête les quelques phrases malveillantes de mes collègues et je commence à me remettre en question. Le lendemain matin, je me résous à tout expliquer à Martin.

*
* *

Dans le bus qui traverse la ville, je repense à ce que Marianne m'a dit tout à l'heure. Ce n'est pas normal que ses collègues aient des propos sexistes comme cela. Ça y est, c'est le terminus de la ligne. Je descends du bus. Il commence à pleuvoir. Mon bureau est à environ dix minutes de marche. Je me dépêche, il pleut de plus en plus.

Pendant que je m'installe à mon bureau, je discute un peu avec mes collègues. Ils sont presque tous d'accord avec moi, si cela continue ou empire, la meilleure solution est que Marianne en parle avec quelqu'un, peut-être avec M. Dubois. Nous en reparlerons ensemble ce soir, après que j'aurai rendu visite à Maman.

*
* *

J'arrive devant la maison qui m'a vu grandir. Je sonne, Maman m'ouvre et je rentre dans le salon que je connais si bien. Ma mère m'entraîne vers la cuisine et me sert un bol de soupe de potiron. Je lui explique que je ne pourrai pas rester très longtemps car Marianne a des problèmes et que je souhaite qu'on en parle ensemble.

« Bon. Finis ta soupe et rentre chez toi. C'est l'heure de mon émission, j'allume la radio ».

Quand j'ai fini, j'attrape mon manteau et je m'apprête à sortir. Soudain ma mère crie :

« Martin, mon petit, viens vite ». J'arrive juste à temps dans la cuisine pour entendre à la radio : *«La tempête Victor sévit sur la région, avec des vents de 120 à 130 km/h. Il vous est fortement conseillé de rester où vous êtes. En cas de problème, appelez le 15, le 112 ou le 18 »*. Maman insiste pour que je repose mon manteau tout de suite car il est hors de question que je sorte par un temps pareil. Je pense à la journée que Marianne a dû passer, sans doute aussi désagréable que les autres. Je tente de l'appeler mais elle ne répond pas. Je suis soucieux. Je me décide à prendre mon téléphone pour appeler Caroline. Nous discutons un long moment à propos des problèmes de Marianne. Lorsque je raccroche, j'ai l'impression que nous avons pris une bonne décision.

*
* *

Je commence à m'inquiéter. Martin est-il arrivé chez sa mère avant la tempête ? J'ai enfin avancé mon article de manière significative. J'ai ignoré mes collègues. Je leur ai juste dit bonjour en arrivant puis je me suis enfermée dans ma bulle et j'ai travaillé jusque tard ce soir. Ce n'était pas très agréable de m'isoler ainsi au travail et de ne pas discuter avec les

autres de nos recherches et des difficultés que l'on rencontre. Je suis à la fois satisfaite du travail que j'ai accompli aujourd'hui et déçue par ce besoin de m'isoler pour ne pas subir les sarcasmes de mes collègues. Je me demande que faire pour que cela cesse. Les dernières semaines, mes collègues ont fait preuve de plus en plus de désobligeance et de mesquinerie envers moi à travers des petites phrases lancées insidieusement par-ci, par-là. Je vais me coucher en repensant à la voix du présentateur de la radio :

« La tempête aura normalement cessé d'ici demain matin ».

Je suppose que la journée qui s'annonce ressemblera à toutes les autres, remplies du mépris de mes collègues.

*
* *

8h00. Mon réveil sonne. Je me lève, je m'habille et je mange. Je pars en bus au labo où j'entre, une demi-heure plus tard, en traînant des pieds. En poussant la porte de la salle, je découvre avec horreur qu'une fenêtre est brisée et surtout que Michel Dulac travaille sur mon bureau ! M Dubois s'approche et dit :

« En raison des dégâts causés par la tempête de cette nuit, vous partagerez votre bureau avec Michel ».

Je constate qu'il a empilé n'importe comment les dossiers que j'avais soigneusement classés. Je m'installe et je tente de me concentrer. Je n'y arrive pas car il se met à lire un article scientifique à voix basse mais suffisamment fort pour que je l'entende. Parfois, alors qu'il semble lire, il glisse des réflexions sournoises à mon encontre qui me mettent mal à l'aise. De temps en temps, je le surprends qui échange des sourires et des clins d'œil complices avec Charles et Jean. Dans les quelques heures qui suivent, je passe par toutes les émotions désagréables : la colère parce que je ne supporte plus qu'ils me méprisent, le doute car je commence à me demander si j'ai vraiment ma place ici, la tristesse car j'ai tout donné pour entrer dans ce laboratoire prestigieux et que je ne m'y sens vraiment pas bien, le désespoir parce que c'est mon rêve depuis toujours d'être à l'égal des hommes, la déception face à cette injustice de traitement, l'angoisse à la pensée des jours à venir et surtout de comment va se terminer cette histoire...

En temps normal, je n'aurais pas fait cela, mais je préfère partir du labo pour ne plus supporter cette atmosphère pesante. Je sors en courant et je ne m'arrête qu'à l'arrêt de bus. Je découvre sur mon téléphone deux appels manqués et un SMS de Caroline : « A quelle

heure rentres-tu chez toi ? ». Je réponds : « maintenant, il faut que je te parle ». Presque immédiatement, ma sœur m'appelle :

« Marianne, ça va ?

- Moyennement. Dans une demi-heure, je suis à la maison. Peux-tu venir ?

- Bien sûr, à plus ».

On est jeudi et Caroline travaille. Je l'imagine en train de supplier sa patronne de la laisser partir. Cela me dérange de lui demander de venir me voir alors qu'elle doit travailler, mais j'ai de la chance qu'elle soit toujours là quand j'ai des problèmes.

Arrivée à la maison, Caroline m'ouvre et m'entraîne vers le salon. Martin est là aussi. Je m'assieds et je leur raconte tout ce qui s'est passé aujourd'hui et tout ce que j'ai subi pendant plusieurs mois et que je n'avais pas osé leur dire.

*
* *

J'écoute ma sœur sans dire un mot. Quand elle a fini, je lui dis :

« Marianne, j'ai fait des recherches sur Internet et on en a discuté avec Martin. Il existe une procédure pour porter plainte dans ces cas-là ».

Elle me regarde avec des yeux ronds :

« Porter-plainte ? C'est une blague ?

- Non, ce n'est pas une blague et il existe aussi des associations pour aider les victimes dans leurs démarches. Je pense que le mieux ce serait de prendre contact rapidement avec une de ces associations. En parallèle, parles-en avec ton employeur. Pour cela, tu peux prendre rendez-vous avec le médecin du travail pour tout lui expliquer. Il t'écouterà parce que c'est son métier.

- Mais me croiront-ils ? Quelle est l'importance de mon témoignage face à la renommée de mes collègues ?

- Si tu ne le fais pas, on portera plainte à ta place pour que cela cesse ».

*
* *

Depuis quelque temps, j'ai contacté les autres femmes scientifiques qui travaillent dans le même institut que moi. J'ai beaucoup échangé avec elles avant de porter plainte ; nous avons entre autres discuté de l'attitude de leurs collègues envers elles, et j'ai découvert

que je n'étais pas la seule à être victime de harcèlement moral ! Nous avons décidé de porter plainte toutes ensemble. Nous avons aussi partagé nos expériences, nos difficultés et nos réussites dans notre travail.

*
* *

Je rentre en courant dans l'appartement. Je crie à Martin et Caroline que le verdict est tombé. Il a fallu attendre longtemps, très longtemps avant le début du procès. Quinze mois exactement. Quinze mois interminables.

Amandine D.

LUI

Il lui manquait. Elle pensait souvent à lui. Non, elle pensait tout le temps à lui. Samir, son amour de jeunesse. Ils s'étaient quittés 8 ans plus tôt, quand elle avait émigré avec ses parents en France. Avant, elle vivait en Syrie, pays ravagé par la guerre. Samir habitait la maison voisine. Puis elle avait déménagé et ils ne s'étaient plus jamais revus. Avait-il quitté la Syrie lui aussi ? S'était-il trouvé une nouvelle copine ? Est-ce qu'il pensait à elle ? Ou l'avait-il oubliée ?

"Hana ! Va t'occuper des personnes encore à table !"

La voix de Mr. Raf la sortit de ses rêveries.

"Oui, pardon ! J'arrive, " répondit-elle.

Hana était serveuse dans un café situé en plein cœur de Paris. Elle adorait cette ville, ses bâtiments, sa culture, sa nourriture aussi. Mais pas ses habitants : elle les trouvait malveillants.

Minuit approchait et les derniers clients commençaient à partir. La nuit était tombée depuis longtemps maintenant.

"Finis de nettoyer les tables, je rentre chez moi !" beugla Mr. Raf.

Hana ne répondit pas. Elle avait l'habitude. Mais c'était son patron, elle ne pouvait rien dire. Quelques secondes plus tard, la jeune fille entendit la porte claquer et sentit un courant d'air glacé dans son dos qui la fit frissonner.

Une fois chaque table bien astiquée et nettoyée, elle rassembla ses affaires et quitta le café par la porte arrière en prenant soin de la fermer à clé.

Elle rangea son téléphone et son trousseau dans la poche de son manteau et s'élança dans la rue sombre.

Hana habitait à environ vingt minutes du café dans lequel elle travaillait. Elle s'y rendait habituellement en voiture. Mais le moteur de sa petite Clio l'avait lâchée hier soir. Elle avait emmené son véhicule chez le garagiste mais en attendant, elle n'avait d'autres solutions que de rentrer à pied car elle ne voulait pas se risquer à prendre le métro aussi tard.

Il n'y avait personne dehors. Elle tourna à l'angle d'une rue étroite et retint son souffle : elle avait peur. Maudite voiture ! Hana accéléra le pas. Toujours personne. Il faisait froid. Elle avançait recroquevillée, les yeux vissés au sol, attentive au moindre bruit.

"Hé toi, qu'est-ce que tu fais toute seule en pleine nuit ?"

Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle releva la tête. Deux jeunes hommes se rapprochaient d'elle tels des fauves prêts à sauter sur leur proie. Hana savait qu'elle allait avoir des ennuis.

"C'est pas très prudent, tu veux qu'on te raccompagne ?" fit le plus costaud en l'attrapant brutalement par le cou.

Hana était figée. Elle voulait crier. Aucun son ne sortait de sa bouche. Elle essaya de se débattre mais la poigne était trop forte.

"Ou on peut rester ici si tu veux ! ajouta-t-il en la plaquant contre un mur et en se collant à elle.

- Arrête !" hurla-t-elle en parvenant à se dégager. Elle se sentait sale, souillée.

Mais l'autre homme arriva en renfort et lui plaqua sa main sur sa bouche. C'était trop pour Hana. Comment réussirait-elle à sortir de ce pétrin ? Jamais elle n'aurait imaginé se retrouver dans une telle situation. De grosses larmes commencèrent à couler sur ses joues quand elle entendit une voix familière.

"Hana ?"

Elle tourna la tête et une lueur d'espoir l'envahit. Il n'avait pas changé. Comment était-ce possible ? C'était bien Samir ! Que faisait-il ici à cette heure-là ?

"Laissez-la tranquille ! dit Samir en bousculant le plus grand.

- Tu te prends pour qui toi ?" aboya celui-ci.

Samir envoya son poing dans le nez du meneur. Un craquement retentit et un jet de sang fendit l'air.

"Cool mec, on s'amusait juste, fit un des deux types en levant les mains comme s'il venait de se faire arrêter.

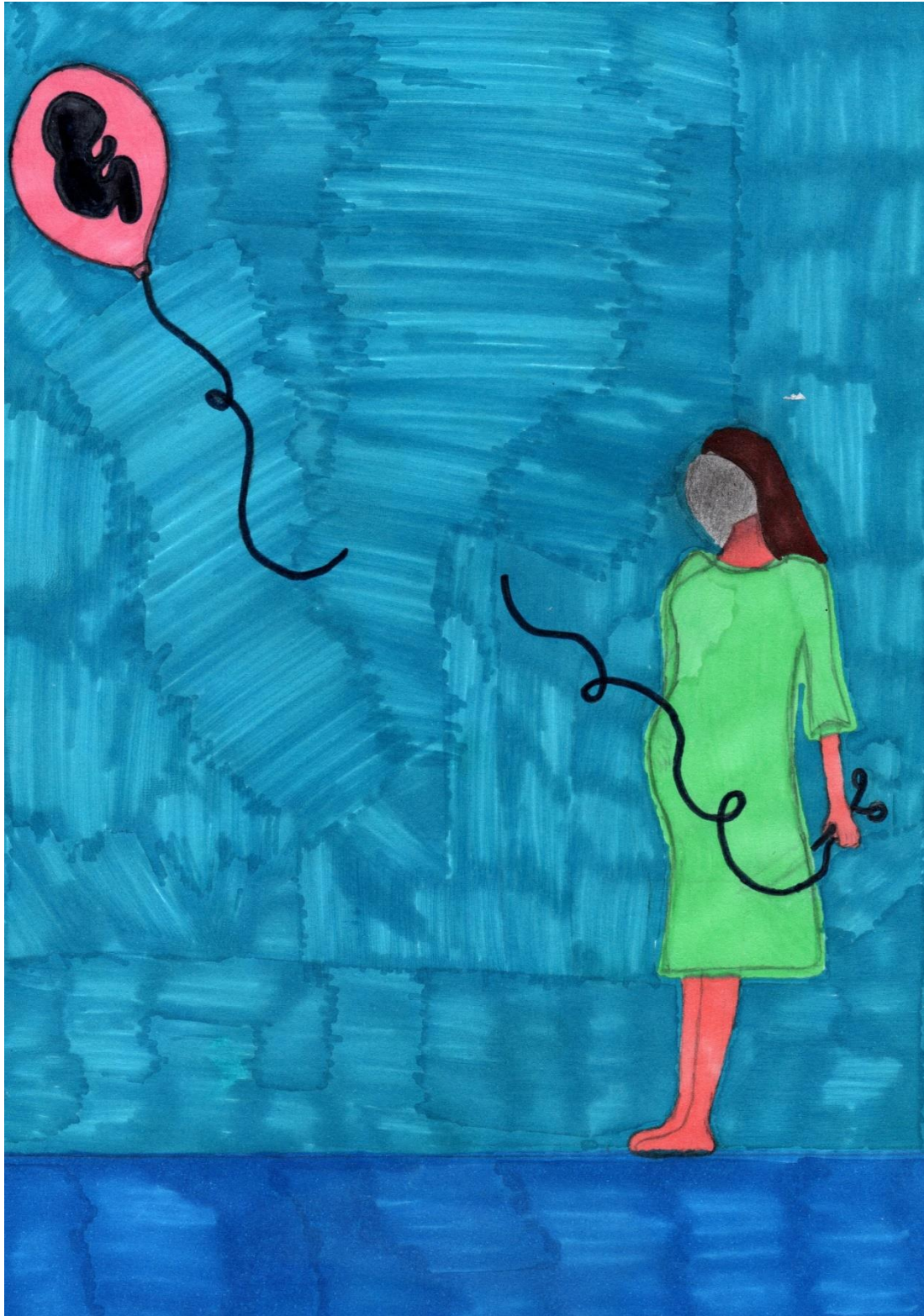
- Partez !" rugit Samir.

Les deux hommes lâchèrent l'affaire et disparurent dans une ruelle adjacente.

Hana était soulagée, mais elle n'était pas prête d'oublier ce qui venait de se passer. Remise de ses émotions, elle observa Samir pendant longtemps sans dire un mot. Puis ils se prirent dans les bras. Elle l'avait enfin retrouvé. Samir, celui qu'elle aimait. Et il venait de la sauver.

Mathilde C.

Un droit non donné



Accroupie dans le noir, au fond d'une chambre d'hôtel, les larmes de Gloria ne cessent de couler. Toute la nuit, une scène traumatisante a hanté ses pensées. Et toujours les mêmes questions lui viennent à l'esprit à propos de l'ultime soirée.

Dès qu'elle y repense, une vague de frissons l'envahit. Soudain, son téléphone s'allume : un nouveau message de son amie Morah s'affiche, lui demandant où elle est. Elle ne répond pas et décide enfin de sortir de son coin miteux, de cette chambre à cauchemar.

Une fois dehors, une chaleur torride envahit le corps apeuré de Gloria. Il faut dire qu'il fait extrêmement chaud à cette période, surtout en République Démocratique du Congo. Gloria vit depuis toujours à Kinshasa, elle s'y plaît beaucoup mais rêve d'aller vivre en France pour ses études.

Gloria ne veut pas rentrer chez elle par peur de croiser le regard angoissé de ses parents ; elle décide donc de se promener un peu en centre-ville. Elle passe devant l'atelier d'un tanneur et aperçoit un manteau d'un cuir immaculé de couleur ocre. Elle le reconnaît instantanément, elle l'a aperçu hier soir au dos de son enfer personnel. Une boule d'angoisse se noue à ce moment. Elle continue à marcher, essayant de libérer son esprit.

Tout à coup, une main vient se poser sur son épaule, elle reste tétanisée durant un instant, le souvenir de son agresseur ne la lâche pas. Une voix rauque lui demande l'heure et elle se détend.

« Arriverai-je à vivre avec ce douloureux souvenir ? » se questionne-t-elle. La jeune femme continue à marcher avec cette question si pesante. Au loin, la radio annonce la mort de Simone Veil. Gloria se rappelle que cette femme avait révolutionné le monde en se battant pour le droit à l'avortement dans son pays, la France. Cette femme est devenue l'icône de la lutte pour les droits des femmes. Gloria l'admire mais la nouvelle de sa mort réveille en elle un doute insoupçonné.

Elle se met légèrement à trembler et se réfugie chez son amie Morah, paniquée. En pleurs devant l'interphone, elle lui demande de descendre. Elle commence à lui raconter le début de sa dernière soirée :

« Un homme s'est présenté à moi comme étant une rencontre de jeunesse, nous nous serions connus il y a cinq ans lors d'une soirée le jour de la fête nationale, le 15 août. Malheureusement, je ne gardais pas le souvenir de cette personne, je rencontre toujours beaucoup de monde et les moments d'échanges sont courts.

La fin de la soirée arrive et cet homme énigmatique a proposé de me raccompagner, j'ai accepté. Il m'a tout d'abord proposé de monter dans sa chambre d'hôtel pour me montrer des photos de la fête passée ensemble. Je n'aurais pas dû encore accepter... Une fois arrivés dans sa chambre, il m'a servi un verre d'eau et après, plus rien, le néant total... Je n'arrive pas à me remémorer, je sens juste encore la sensation de ses doigts touchant mon corps. Je n'oublierai jamais le sentiment de dégoût que m'a procuré cette ordure à l'idée qu'il ait un à un enlevé mes vêtements. »

Gloria finit en pleurs dans les bras de Morah, elle lui confie sa peur de tomber enceinte.

Quinze jours plus tard, elle fait un test de grossesse : deux barres, deux minuscules barres apparaissent, ces deux insignifiantes barres allaient tout changer pour Gloria. Elle se met en tête qu'elle doit à tout prix se débarrasser de ce bébé pas encore né. Mais elle ne sait pas encore que sa quête va presque lui coûter la vie.

Gloria est allongée sur un lit d'hôpital miteux. Elle a essayé, vraiment essayé mais elle n'a pas pu concevoir une potentielle vie avec le fruit d'un viol. Au Congo, l'avortement est illégal tant pour le médecin le pratiquant que pour la femme y ayant recours. Gloria a eu pour seule issue de se réfugier dans une clinique clandestine ; elle y a laissé toutes ses économies qui devaient servir à vivre son rêve en France.

La chambre d'hôpital est en piteux état, les murs sont décrépis, le sol poisseux et le matériel d'une propreté douteuse. Elle aurait vraiment voulu faire cette opération dans de meilleures conditions mais son pays ne lui a pas donné ce droit.

Gloria cherche en vain un peu de réconfort dans le regard de son médecin. Elle n'y trouve qu'un regard froid derrière d'épaisses lunettes cerclées de fer. Sans un mot, le médecin met ses mains sans ménagement dans son bas-ventre. A ce moment, Gloria pense à toutes ces femmes qui ont dû vivre cette douloureuse expérience, en plus dans une situation précaire. Soudain, Gloria hurle de douleur et se plie en deux. Dans ce mouvement brusque, elle entend le médecin jurer. Elle sent un flot de liquide chaud s'écouler entre ses jambes. Elle retombe en arrière, inconsciente.

Quelque temps plus tard, Gloria se réveille, balaie sa chambre d'un regard perdu ; elle ne sait plus trop ce qu'il s'est passé. Une peur bleue gagne son corps encore endormi.

Aussitôt, une infirmière entre dans la pièce et sans ménagement, elle lui annonce d'un ton glacial :

« Vous êtes débarrassée et cette situation ne se reproduira plus pour vous. »

Gloria ne prend pas tout de suite conscience de ce que vient d'énoncer cette auxiliaire. Elle ressent une peine énorme qui la détruit instantanément.

Allongée, dans un lit d'hôpital, les larmes de Gloria ne cessent de couler face à cette fatalité irréversible.

Le lendemain, à la Une du journal, on annonce la mort d'une certaine Gloria qui ajoute son nom à la longue liste des femmes anéanties par ce droit non donné.

Ella H.

La confiance en soi est le premier secret du succès.

Raph Waldo Emerson

Lucas se réfugie aux toilettes après que ses camarades de classe se sont moqués de lui et l'ont tapé, une fois de plus. Dans sa tête résonnent de nombreuses insultes : « Espèce de sale pauvre », « Sale merde », « Espèce de clochard »...

Ce collégien de quatorze ans n'a pas la chance de pouvoir vivre correctement comme ses autres camarades. Il fait beaucoup d'efforts à l'école pour se sortir de la misère. Doué, il a même sauté une classe. Lucas Picard est fils unique, il n'a plus de père et sa mère travaille comme femme de ménage, notamment chez un de ses camarades...

Tom Garnier a seize ans. Contrairement à Lucas, il peut s'acheter quasiment tout ce qu'il veut en demandant à ses parents. Tom ne travaille pas bien à l'école car il pense que ses parents seront toujours là pour l'aider financièrement, il a déjà redoublé une classe. Lui et sa bande de copains harcèlent Lucas quasiment tous les jours.

Ces deux collégiens sont dans la même classe. Ils ne se fréquentent qu'au collège et à chaque fois que Tom et sa bande croisent Lucas, ils ne peuvent s'empêcher de l'insulter et de se moquer de lui en disant que sa mère fait un métier de pauvre et qu'elle est au service de Tom et de sa famille. Mais Lucas ne craque pas, il tient le coup malgré ces propos humiliants, il continue à bien travailler à l'école pour que l'on ne se moque plus de lui dans le futur.

Dès qu'il rentre chez lui, Lucas ne fait pas comme tous les autres collégiens : se reposer en jouant aux jeux vidéo, regarder YouTube, des films, aller sur les réseaux sociaux. Il n'a pas les moyens de s'acheter un smartphone, une tablette, un ordinateur ou même une télévision mais il peut quand même se payer des activités extra-scolaires. De temps en temps, il va faire de l'athlétisme pour se changer les idées. Sinon, le reste du temps, il révise, fait ses exercices, apprend ses leçons, lit des livres...

Quant à l'autre, de retour à la maison, Tom se dirige directement dans sa chambre, sans dire bonjour à la mère de Lucas qui travaille chez lui tous les après-midi. Dans sa chambre, il joue à des jeux vidéo sur ses consoles et sa télévision, il va sur les réseaux sociaux, il regarde des films... Il joue jusqu'à ce que ses parents rentrent du travail et l'obligent à faire ses devoirs, ce qu'il ne fait d'ailleurs que très rarement, et en râlant !

Tous les matins, en se réveillant, Lucas est heureux de commencer une nouvelle journée mais il l'appréhende. Mais il est quand même content de pouvoir apprendre et découvrir de nouvelles choses.

Tous les matins, Tom se réveille mécontent de commencer une nouvelle journée, sauf le week-end. Il n'a aucune envie de travailler, comme d'habitude ; tout ce qu'il veut, c'est jouer avec ses amis aux jeux vidéo.

Ce matin-là, Tom a dépassé les bornes et Lucas s'est réfugié aux toilettes, le seul endroit où il peut s'enfermer à clé. Quand la sonnerie retentira et que toutes les personnes qui lui veulent du mal seront parties, il ira voir le CPE pour tout lui expliquer et pour qu'il l'aide à trouver une solution. C'est la première fois que Lucas va le voir. C'est un homme grand, dans la cinquantaine, aux cheveux gris. Après qu'il a tout compris et qu'il a posé quelques questions, le CPE remercie Lucas de s'être confié à lui. Il lui dit qu'il va prendre les choses en mains et que tous les parents de sa classe recevront un mail de sa part le soir même. Ensuite, il lui demande de retourner dans sa classe. Lucas accepte et retourne en cours, un peu tracassé à l'idée que tous ses camarades soient mis au courant.

Quelques jours plus tard, la mère de Lucas lit le mail que le CPE lui a écrit. Celui-ci dit que, suite au conseil de discipline, Tom est exclu du collège et que les personnes qui lui ont fait du mal verbalement ou physiquement seront sévèrement punies. Sa mère est surprise d'apprendre cela car Lucas ne lui a rien dit. Elle lui explique qu'il aurait dû le lui en parler et qu'elle aurait pu l'aider pour trouver une solution.

Lucas ne dort pas cette nuit-là. Il a peur que ses camarades le traitent de rapporteur ou encore de lâche. Et que le harcèlement s'intensifie ! Mais contre toute attente, ils ne lui disent rien. Ils sont même, pour la première fois, sympas avec lui. Lucas a l'impression de se sentir plus léger après l'exclusion de Tom.

Au même moment, Tom se fait sévèrement disputer et confisquer toutes ses consoles, ses écrans, son téléphone... Ses parents sont très déçus de son attitude. Lui non plus ne dort pas cette nuit-là, non pas car il regrette ses actes mais parce qu'il s'est tout fait confisquer et qu'il va changer d'école. Il se demande ce que vont penser de lui ses nouveaux camarades.

Désormais, tous les matins, Lucas se lève heureux de commencer une nouvelle journée et n'appréhende plus d'aller à l'école.

Quelques années passent, Tom, 27 ans, n'a pas changé ; il préfère toujours jouer plutôt que travailler. Ses parents en ont marre de lui. Il finit par se disputer avec eux, une fois de trop et ils se fâchent. Ses parents décident donc de l'exclure enfin de chez eux. À cause de cette dispute, le jeune homme ne peut plus compter financièrement sur eux. Il se retrouve donc à dormir chez des amis, essayant de trouver un travail pour subsister. Mais malheureusement pour lui, il n'a aucun diplôme...

Quant à Lucas, il s'est marié, a créé une entreprise avec sa femme. Ils ont 2 enfants et sont très heureux. Sa mère est très fière de lui.

Un jour, Tom trouve une offre d'emploi pour un poste de réceptionniste dans une entreprise française florissante. Il espère avoir ce poste pour pouvoir enfin se poser et devenir autonome. L'entreprise l'appelle pour passer un entretien d'embauche, qu'il accepte immédiatement. Tom se prépare donc pour mettre toutes les chances de son côté.

Le jour J, Tom entre dans un grand bâtiment, anxieux. Il va à la réception où il trouve une dame qui lui demande de patienter, le temps qu'elle prévienne le responsable de son arrivée. Puis un jeune trentenaire arrive ; il se présente en disant qu'il sera son manager s'il est engagé et lui demande de le suivre. Ils traversent un long couloir et ils s'arrêtent devant une porte. Ils entrent dans la pièce. À l'intérieur, il y a un bureau. Ils s'assoient et l'entretien débute. Tout se passe merveilleusement bien pour Tom.

À la fin, l'homme dit qu'il a besoin de l'accord du fondateur de l'entreprise pour l'embaucher. Il doit donc s'entretenir avec lui. Tom doit attendre 5 minutes seul : elles lui semblent une éternité. Puis l'homme revient avec l'accord du fondateur.

En lisant le CV que son employé lui présente, Lucas reconnaît Tom. Il préfère faire comme s'il ne le connaissait pas. Comme il n'est pas rancunier, Lucas donne son accord pour embaucher Tom. Il faut savoir pardonner et ne pas se venger ; c'est comme ça que l'on crée des guerres et des conflits inutiles...

En retournant chez un de ses copains chez qui il dort en attendant de trouver un travail, Tom est fier, il a le sourire aux lèvres car il vient de décrocher le poste. Le soir, il se renseigne sur l'entreprise et voit que ses fondateurs ne sont autres que Lucas Picard et sa femme. C'est à cet instant que Tom, pour la première fois, se sent honteux. Et chanceux que Lucas ne soit pas rancunier et qu'il l'ait accepté dans l'entreprise.

Hugo T.

Le suicide n'est qu'une sortie de secours

Un bruit fracassant retentit, la voiture tomba, et fit quelques tonneaux. Au bout de quelques secondes, tout s'arrêta. Le calme de la nuit fut juste dérangé par un petit crépitement.

Quand il se réveilla, sa chambre était plongée dans l'obscurité. Il essaya de bouger, mais sans succès, ses bras étaient paralysés. De plus, une douleur atroce parcourait son corps, une sensation de brûlure.

Au bout d'une dizaine de minutes, une infirmière rentra dans la chambre. Surpris, Charles se demanda ce qu'il s'était passé. C'est alors qu'il comprit. Il savait où il était, et pourquoi, mais il ne connaissait pas encore l'ampleur des dégâts, ni la souffrance qu'il allait endurer jusqu'à la fin de sa vie.

L'infirmière commença à lui parler. Elle lui expliqua que cela faisait trois mois qu'il était tombé dans le coma à cause d'un accident de voiture. Il apprit qu'à cause de son accident, l'amputation de ses membres avait été inévitable. L'infirmière sortit de la chambre et Charles commença à se questionner. Comment pouvait-il vivre ainsi ?

Une semaine passa, une semaine d'horreur. En effet, chaque nuit Charles faisait le même cauchemar ; il revivait son accident, et la fin était toujours la même : lui, dans le feu, impuissant. À chaque fois, il se réveillait ; à chaque fois la nuit passait sans qu'il se rendorme. La fatigue était omniprésente, il ne mangeait quasiment plus, ne dormait plus.

Au bout de la première semaine, il avait perdu quatre kilos, son état se dégradait et il ne pouvait pas encore voir ses proches pour se reconforter car il était encore bien trop faible pour supporter une visite.

Au bout d'un mois, il était enfin prêt à voir ses proches. La première personne à rentrer dans sa chambre fut Jean, son meilleur ami. C'était un député de la majorité. Ils commencèrent par parler de l'accident, puis ils discutèrent de son état. Charles expliqua sa situation et le fait qu'il fasse encore et encore ce cauchemar. Il parla aussi de ses brûlures, de ses amputations et de sa dépendance totale aux infirmières ; pour se nourrir, se déplacer et se laver. Il y eut ensuite un long silence puis Charles dit :

"Si seulement je pouvais mourir dignement".

Jean comprit mais ne dit rien. Il était plutôt contre cette idée. Mais il allait vite changer d'avis en regardant son ami. Une longue discussion commença. Au bout de plusieurs heures, Jean dut partir, laissant Charles seul, prisonnier de ses cauchemars.

Les semaines passèrent, et Jean était encore hanté par l'état de son ami et la conversation qu'ils avaient eue. Il s'était intéressé au suicide assisté, avait écouté des témoignages de familles dont un membre avait souffert d'une maladie jusqu'à la fin ; il avait aussi regardé ce qu'il fallait pour procéder à un suicide assisté. À présent, il en était persuadé, il fallait qu'il fasse passer une loi, pas uniquement pour son ami, mais aussi pour toutes les personnes qui souffrent d'une maladie, souvent incurable, et qui doivent attendre la fin dans la souffrance, l'impuissance et la solitude. Il plancha sur le projet de loi environ plusieurs mois. Quand il eut fini, il rédigea sa proposition de loi et dut attendre encore quelques semaines. De son côté, l'état de Charles se dégradait, il souffrait terriblement.

La nouvelle d'une loi décisive intrigua le peuple. En effet, ce projet arriva brutalement, personne ne s'y attendait. Beaucoup étaient pour, ce qui rassura Jean. Il savait qu'il avait du soutien. Mais l'opposition était bien présente, mais à quel point ?

Le jour arriva, il était temps pour Jean. Il quitta son siège de député, la tête haute. Il arriva au perchoir et commença son discours. Il avait à peine commencé que des voix se faisaient déjà entendre dans l'hémicycle. Mais il continua ; il aligna les chiffres, enchaina les arguments avec intensité, il était fier de pouvoir proposer une loi qui lui était chère. Au bout d'une vingtaine de minutes, il reprit sa place, le cœur battant ; il savait que c'était loin d'être terminé. Il patienta jusqu'au moment qu'il redoutait le plus : le vote. Il vota puis ferma les yeux, et quand il les rouvrit pour regarder le résultat, il fut stupéfait. Plus de la moitié des voix était contre. Quand il regarda qui faisait partie de l'opposition, il vit les partis de droite et celui de la majorité ; sa majorité.

Il se sentit trahi, trahi par son parti. Les seuls qui l'avaient soutenu étaient des députés de gauche. Il resta à sa place et réfléchit. Il se dit que son pays, celui qui l'avait accueilli depuis sa tendre enfance, n'était pas prêt à sauter le pas, pas prêt à légaliser le suicide assisté. Il resta encore longtemps assis, avant de se lever et de partir. Il quitta l'assemblée, triste et furieux pour son ami.

Mais Charles n'attendit pas longtemps ; trois mois plus tard il fut emporté par un arrêt cardiaque, causé par ses multiples cauchemars qui avaient épuisé son cœur.

Louis G.

Un noir sur 1000 peut s'attendre à être tué par un policier aux USA...

La plupart des magasins allaient fermer et Brathley portait les sacs remplis de cadeaux prêts à être emballés. En effet la famille de Bratley et de Kate était nombreuse. Le fait que le couple passe leur premier Noël en famille rendait Kate nerveuse pour le choix des cadeaux.

Lorsqu'ils sortirent du magasin de chaussures, le groupe de policiers postés à l'entrée du centre commercial sortit la matraque. Bratley Jackson comprit à leur attitude qu'ils cherchaient un individu. Mais cela semblait impossible de le trouver, c'était comme chercher une aiguille dans une motte de foin. Il y avait tellement de monde que le suspect pouvait se mêler à la foule sans se faire ni remarquer ni arrêter. Soudain, un des dix policiers s'approcha de lui la matraque à la main. Il dévisagea Brathley, le fixa avec un air agressif. Le policier fit deux pas en arrière et cria à ses collègues :

"Les gars, je le reconnais, c'est l'homme que l'on recherche".

Brathley n'eut ni le temps de s'exprimer, ni de contester. Quatre policiers se jetèrent sur lui et tentèrent de l'immobiliser. Alors il reçut une pluie de coups et d'insultes....

Cela faisait cinq minutes et la scène s'intensifiait. Brathley, malgré son mètre quatre-vingt-dix et son corps d'athlète, était à bout de force et suffoquait sous le poids des policiers. Il sentait leur respiration alors que la sienne devenait peu à peu difficile. Sa femme essayait cor et à cris de le défendre, mais en vain. Elle était en larmes, désespérée et impuissante. De tels actes de violence ne se lisaient que dans les journaux. De tels actes de violences n'arrivaient qu'aux autres. Bratley se sentait coupable, il le regrettait... mais coupable de quoi ? Coupable d'être sorti faire ses courses ? Coupable de se promener librement ? Coupable d'un crime qu'il n'avait pas commis ? Peut-être et sûrement parce qu'il était noir, est-ce un crime ?

Pendant son enfance, le jeune homme regardait en cachette des reportages sur des policiers ; mais pendant les interventions diffusées, il n'avait pas souvent vu d'agents arrêtant un homme blanc, et encore moins de manière aussi atroce et violente. Il se sentait humilié devant tout ce monde qui le regardait se faire frapper. Certains filmaient avec leur téléphone, d'autres préféraient rester silencieux et cacher la scène à leurs enfants. Brathley pouvait lire sur le visage des policiers un sentiment de mépris, d'indifférence et de haine.

Les quatre le maintenaient toujours au sol. Rapidement, ils l'embarquèrent sans ménagement en lui hurlant des injures. Avant de rentrer dans la voiture, Brathley put

entendre les cris et les pleurs de sa femme. Pour la rassurer, il la regarda, comme pour lui promettre que cette histoire se terminerait au plus vite. La voiture démarra. Dans la voiture, un des deux policiers gardait les clés des menottes. Le plus gradé le dévisageait toujours... Bratley ni prêta pas attention. Il réfléchissait aux arguments qu'il allait présenter au juge. Evidemment, la pire option était de se retrouver derrière les barreaux. Mais ce n'était pas envisageable car il avait promis de retrouver sa femme et de passer Noël en famille. La peur l'envahissait de plus en plus et il tremblait comme une feuille.

Soudain la voiture s'arrêta , il fallait qu'il agisse et ...

Un coup de feu retentit, se mêlant au bruit du gyrophare.

C'est un autre procès qui eut lieu. Un procès que Brathley n'avait pas prévu et auquel ce dernier n'assista pas...Lorsque le juge annonça les charges retenues contre l'accusé, il lui demanda pourquoi il avait commis ce meurtre sans raison. Avec assurance , le policier répondit :

"Je ne connais pas cet homme mais je suis convaincu d'avoir fait mon devoir et j'en assumerai les conséquences".

Mathis T.

INHUMAIN



Un cri d'horreur retentit, une scène d'horreur se présenta alors sous mes yeux. Elle était inerte, baignée dans une mare de sang ; l'homme à ses côtés sortit avec un calme olympien de l'appartement. Je voulus faire quelque chose, mais je ne pouvais rien, même crier s'avéra impossible car aucun son ne sortait de ma bouche, comme si en l'espace de quelques secondes, j'étais devenu muet... Ma vue se troubla alors, mon corps entier tremblait, mes dents claquaient, ma gorge était nouée, je ne sentais plus mes jambes. Je tombai alors au sol. Puis, plus rien.

Quelques heures plus tard, je me réveillai avec aucun repère, mais tout me revint alors lorsque je vis son corps. Je me rapprochai à petits pas du corps sans vie pour mieux voir son pauvre petit visage innocent... J'effleurai son visage du dos de ma main, ce qui me provoqua des frissons ; une larme tomba sur sa joue. La culpabilité me rongea ; le rôle d'un grand frère envers sa sœur est de l'aider et de la protéger dans toutes les circonstances mais je n'avais pas réussi... Ma petite sœur était décédée sous mes yeux, et je n'avais même pas pu l'aider. Le meurtrier n'avait pas l'air d'être encore revenu, l'assassin de ma chère sœur ne m'était pas inconnu ! Son visage si familier me hantait : des cheveux noir ébène, des yeux d'un bleu glaçant, de fines lèvres aussi fades et sans couleur que son teint.

Du haut de mes 16 ans, jamais je n'aurais pu croire que ma vie prendrait un tel tournant. Je passais mes semaines en internat et ne rentrais chez moi que le dimanche pour repartir le soir venu ; cela depuis le décès de notre mère quand j'étais en sixième. J'étais tout de même proche avec ma sœur ; on se confiait tout, enfin... C'est ce que je pensais. Je ne comprenais pas, comment Jenna avait-elle pu me cacher une chose pareille ? Il la frappait ! Je savais qu'il avait toujours été violent psychologiquement mais physiquement... cela ne m'était jamais venu à l'esprit. Maintenant tout semblait plus clair. Mais trop tard. !

Tous ces pleurs, ces cris et ces bleus... J'aurais pu l'aider, j'aurais fait de mon mieux en tout cas... Maintenant que je savais que ma sœur se faisait maltraiter un souvenir me revint – comment avais-je pu oublier ! Mon esprit se rejoua cette scène, en boucle : ma sœur en larmes, recroquevillée sur elle-même et mon père qui l'injurait de tous les noms. Qui sait ce qu'il avait pu lui faire avant que je n'arrive... Un autre souvenir survint : elle avait une robe jaune avec ses longs cheveux noirs sur ses épaules ; un an et une semaine auparavant. C'était le jour de l'anniversaire de mon père. Il avait trouvé sa tenue pas assez «chic» alors il avait voulu la frapper. Du haut de ses neuf ans, ma sœur, qui avait un courage

énorme, ne s'était pas laissé faire. Il avait failli la frapper devant moi, puis il était parti en nous insultant. Je l'avais alors serrée très fort dans mes bras.

Elle était morte environ un an après, avec la même tenue... Mon père avait dû se débarrasser du corps car le lendemain, le salon était tout propre, comme si rien ne s'était passé. Tard dans la soirée, dans les environs d'une heure du matin, il rentra dans ma chambre. Entre ses hurlements, je compris qu'il me reprochait de ne pas lui avoir fait son café. Je savais qu'il ne m'avait jamais demandé cela. J'avais pris la place de ma sœur... J'avais tellement peur que je ne pouvais plus rien faire. Plus il se rapprochait de moi, plus je tremblais. Il me regardait droit dans les yeux, son regard froid et perçant soutenait mes yeux apeurés. Tout à coup, je crus apercevoir ma sœur assise sur ma chaise de bureau. Je n'en croyais pas mes yeux, je pensais halluciner. Je frottai mes yeux mais elle était toujours là. Je pouvais la voir en train de pleurer. Je bondis alors pour la rejoindre jusqu'à ce que mon père me porte par le col pour me crier au visage :

« Que fais-tu sale bon à rien ? Tu croyais pouvoir m'échapper ! »

Il empestait l'alcool, mais comme j'étais obstiné à regarder ma sœur, je croyais rêver ; cela semblait si réel ! Il me gifla, me lança sur le lit et partit en claquant la porte. J'avais mal, je m'efforçai de me relever, mais elle n'était plus là. Je pris mon visage entre mes mains pour pleurer à chaudes larmes... Je ne comprenais vraiment pas ce qui se passait, je perdais la tête.

Je ne pouvais plus sortir, ni même retourner à l'internat. Mon père avait appelé mon lycée pour dire qu'à partir de maintenant je ferais cours à la maison. Je ne pouvais pas passer par la fenêtre étant donné que nous habitons au septième étage d'un immeuble. Mon père me força à faire bonne figure car un homme allait venir vérifier les propos de mon père pour s'assurer que les cours se déroulaient bien. Il me fit répéter toute la journée, je ne devais rien dévoiler. Il prit soin de choisir ma tenue pour qu'on ne voie pas les traces de coups.

Le jour où l'inspecteur vint, j'avais l'impression d'être un robot, mais je n'avais pas le choix. Je fis ce que mon père m'avait ordonné de faire. Il avait réussi son plan : l'homme n'avait rien remarqué et je ne pouvais plus rien faire pour échapper à ce monstre. Mes amis ne pouvaient rien savoir, il ne savait pas où j'habitais et n'avaient pas mon numéro car nous nous voyions toute la semaine et le dimanche, la plupart n'avaient pas accès à leur téléphone.

Le soir, je me dirigeais vers le salon pour regarder la télévision, mais il y' avait mon père. Lorsqu'il remarqua ma présence, il arrêta ce qu'il faisait pour se lever et se rapprocher de moi. Je reculai à petits et je trébuchai sur le tabouret du salon. Il rigola d'un rire hystérique, m'insulta et finit par me frapper car j'étais, d'après lui, venu le déranger pendant son émission préférée. Il me donna un coup de pied au ventre et des coups au visage. Du sang commença à apparaître sur le sol. Je devais saigner mais la douleur était trop présente, je ne me préoccupais pas de la blessure. Une phrase retint mon attention et je n'arrivais pas à penser à autre chose :

« Je ne sais même pas pourquoi tu es encore en vie, tu mérites de rejoindre ta sœur ! »

Mon géniteur venait de me prouver deux choses : premièrement, c'était bien lui l'auteur du meurtre de ma sœur (je le savais mais je ne voulais pas y croire). Deuxièmement, il n'en avait vraiment rien à faire de moi, même si je mourrais.

Lorsqu'il fit nuit, mon père quitta l'appartement, sans doute pour aller boire je ne sais où... Je me précipitai alors vers la cuisine et pris un couteau bien aiguisé. Je me dirigeai dans ma chambre. Une voix me disait que je faisais le bon choix. Assis sur mon lit, dans le noir, éclairé par la lumière de la lune, je regardais mon bras avec insistance. Je posai la lame sur mon bras juste en-dessous de mon poignet. J'appliquai une petite pression sur le couteau pour qu'il s'enfonce dans ma peau. Une goutte de sang commençait à perler sur le couteau alors je continuai mon trait puis relevai le couteau. Ça faisait mal mais j'avais l'impression d'enlever un poids de mes épaules. Première ouverture, deuxième ouverture, troisième ouverture. Mon sang et mes larmes sur ma couverture.

Chaque jour se déroulait ainsi, je me faisais frapper et insulter par mon père le matin, et le soir... sans qu'il n'y ait de véritable raison. Dès qu'il sortait, la lame de couteau à la main, je me coupais. Je ne dormais plus et mangeais très peu. Je commençai à boire, ce qui me permettait de m'évader ; j'avais perdu ma voix.

Un soir, j'étais sur mon balcon et je prenais l'air en attendant que mon père parte lorsque j'entendis la voix mélodieuse de ma sœur. Elle m'accusait de ne pas l'avoir sauvée, de l'avoir laissée mourir. Je la suppliai alors de m'excuser, mais elle n'était plus là. Énervé contre moi-même et contre tout ce qui m'arrivait, je frappai à mains nues le mur délabré. Lorsque je vis la voiture de cet assassin quitter la rue, je me dirigeai dans la salle de bain et ouvris le placard. C'est là que mon père rangeait tous les médicaments. Je pris tous les sacs et repartis dans ma chambre le regard vide pour m'asseoir sur mon lit. J'ouvris différentes boîtes et pris deux, trois gélules de chaque. Ma main devait compter une

trentaine de gélules. J'ouvris alors ma bouteille et bus chaque gélule. Je m'allongeai en espérant ne jamais me réveiller. Je savais que cela n'avait pas fonctionné lorsque je vis que les rayons du soleil illuminaient ma chambre. Je me levai avec quelque difficulté pour reprendre la routine. En allant vers le séjour, je n'étais pas surpris de voir mon père qui m'y attendait. Il m'insulta comme à son habitude, me gifla pour ensuite aller dans sa chambre. Je rejoignis ma chambre comme un zombie, je traînais des pieds, mon visage couvert de bleus, les yeux vides, avec une aucune émotion.

Je me regardais dans le miroir de ma chambre et m'imaginai la gorge tranchée, mélange de sang et de salive. Au lieu de rejeter cette idée, je m'y attachais. Plus je regardais cette image de moi décédé, plus je rigolais tel un fou. J'allais le faire, j'étais déterminé. Je ne pouvais plus faire de tentative ratée. Je devais rejoindre ma sœur, et le plus vite possible serait idéal. Je pris le couteau du tiroir de mon bureau, allai devant le miroir, posai la lame sur ma gorge et fis comme si je me coupais le bras. Je commençais à être habitué, mes deux bras étaient remplis d'ouvertures. Je m'étais attaqué aux jambes. Je fis un trait de la taille d'un décimètre, cela faisait mal, des larmes m'échappèrent. Mon sang s'y mélangeait pour rejoindre le sol. Le sang ruisselait le long de mon cou, coula sur mes mains, mes vêtements et la dague. Le saignement était plus abondant que la mutilation. Je décidai d'arrêter en prenant un tee-shirt pour le coller sur la blessure. Ma vue commençait à se troubler alors je m'assis contre le mur, je fermai les yeux.

Plusieurs heures plus tard, lorsque j'ouvris les yeux, il faisait déjà nuit. Je me levai et regardai ma plaie, le sang avait arrêté de couler mais j'étais couvert de sang. Je décidai alors de me laver. Dans la salle de bain, je vis à quel point j'étais maigre, tous les muscles que j'avais avaient disparu avec le peu de joie de vivre que j'avais. Lorsque l'eau coula sur mon corps maigrichon, mon cou me faisait mal. En sortant de la douche, je réalisais que je ne pourrais pas cacher cette nouvelle marque. Pour mes bras, je mettais juste un pull avec des manches longues. Mes jambes c'était facile, un pantalon suffisait ; mais mon cou... Je me dis que cela n'avait pas trop d'importance, mon père ne remarquerait sûrement pas.

Une semaine plus tard, c'était mon anniversaire, mon dix-septième anniversaire. Mais cela n'avait pas trop d'importance, personne pour le souhaiter et mon état était pitoyable. Le meilleur cadeau que je pourrais avoir serait la mort...

J'étais en train de me préparer lorsque je vis ma sœur. Cela faisait longtemps qu'elle n'était pas venue. En l'apercevant, je ne pus retenir mes larmes. Elle me souhaita un joyeux anniversaire, puis pleura. Elle me supplia de la suivre ; elle disait qu'elle avait une surprise pour moi. Je la suivis en espérant seulement ne pas croiser mon père, mais il était là, dans la cuisine. Cela ne m'importait pas trop, je ne voulais pas perdre ma sœur. Il me cria dessus et me demanda ce que je faisais lorsque j'ouvris la porte qui menait au balcon. J'étais trop ailleurs pour savoir ce qu'il me disait. Jenna me dit de monter sur la table et de la suivre. Je l'écoutais, je ne voyais rien d'autre que son petit corps. J'avançai pour la suivre et tombai. Je tombai du septième étage... Elle me dit que j'allais bientôt être à côté d'elle. Je ne ressentais rien, à part du bonheur. Je savais que ce calvaire allait finir. J'étais heureux pour la première fois depuis longtemps. Je sentis que je heurtais le sol, puis plus rien...

« C'est comme ça que se termine la triste histoire de Jenna et Alexis Proffert, deux jeunes enfants partis trop tôt, bafouilla le jeune avocat entre deux sanglots étouffés.

Le public entier pleurait, personne ne réalisait vraiment ce qui se passait. L'histoire que venait de livrer l'homme de loi avait été reconstituée par une célèbre écrivaine qui avait eu accès au journal intime du jeune homme grâce à des sources policières. Avec l'aide de psychologues et de médecins, le récit donnait l'impression que c'était un film ; malheureusement, ce n'était que la pure et triste réalité.

Le juge attendit quelques minutes pour que tout le monde reprenne ses esprits pour annoncer :

« Mr Proffert, ce que vous avez fait subir à vos enfants est inhumain ! Voici le verdict : vous êtes condamné à la réclusion à perpétuité. Cette peine est incompressible. »

Le coupable se leva avec l'aide des gendarmes ; il partit de la salle d'audience, sans un mot, sans un regard vers l'assistance.

Salam H.



Un si joli masque...

Je me levai, comme chaque matin, cinq minutes avant mon réveil. Le bruit de la pluie sur le toit me rassurait. Je décidai d'essayer de me rendormir pour grapiller quelques minutes de sommeil en plus. J'eus l'impression que deux secondes plus tard, ma mère venait me tirer du lit. Quand je me levai, un froid glacial me donna tout de suite l'envie d'aller me recoucher. J'ouvris les volets et la lumière orange des lampadaires s'empara de ma chambre. Je m'habillai, comme d'habitude, avec mon sweat préféré et mon jean sur lequel je prenais soin de bien faire mes ourlets. Je descendis prendre mon petit déjeuner. Mon café était prêt en une minutes et mes tartines soigneusement tartinées de confiture à la groseille, ma préférée. Ma petite sœur recommença à parler sans s'arrêter, ce qui m'énerva profondément. Une fois fini de manger, je me brossai les dents, pris un chewing-gum à la menthe et montai dans ma chambre pour passer un peu de temps sur Tik Tok avant de partir au collège.

Une fois dehors avec ma musique préférée dans les oreilles, je pris la direction de l'arrêt de bus. Dehors, il faisait encore nuit. La pluie battante me brouillait la vue. J'arrivai à l'arrêt de bus un peu en retard, comme d'habitude. Le bus arriva quelque seconde plus tard. Une amie m'attendait ; elle m'avait gardé une place, comme tous les matins. Je m'assis à côté d'elle. Elle commença à me parler de ses histoires, de son mercredi après-midi, de ses plans pour ses amis mais je ne l'écoutais pas vraiment.

Je me demande réellement qui je suis pour elle, une amie ou juste une personne qui est là quand elle est seule. Et puis, je pense même qu'en réalité elle a presque honte de moi car une fois au collège, elle rejoint ses amies et ne revient pas vers moi ou me mets à l'écart quand je vais la voir.

Ça me faisait mal de penser à cela mais je ne pouvais pas m'empêcher de me faire du mal comme ça. Devant les grilles du collège, elle partit rejoindre ses amies sans même me dire un mot. Je passai les grilles du collège et j'allai rejoindre mes amis qui discutaient déjà dans la cour. Quand j'arrivai, seule ma meilleure amie me demanda : « Salut ça va ? », et comme d'habitude, je répondis : « Oui et vous ? ». Même si en réalité ce n'était pas vrai et que je n'allais pas bien, comme un automatisme, je répondais toujours comme ça. Cette phrase était devenue une habitude. On la posait mais on n'attendait pas la réponse.

Comment en sommes-nous arrivé là ? A ne même plus dire à nos amis quand ça ne va pas ? A tout garder pour soi ?

Et ils reprirent leur conversation comme si de rien n'était. En m'ignorant.

La cloche sonna et nous nous dirigeâmes vers la cour A. Quand nous arrivâmes sous le préau, la prof nous attendait déjà. A cause d'un problème au genou, j'étais dispensée de sport. Mais je décidai quand même de venir au cours, même si je pouvais rester chez moi pour dormir un peu plus. Je ne sais pas vraiment pourquoi je venais tous les jeudis alors que je n'étais pas obligée. Mais bon tant pis. Comme d'habitude, j'eus le droit à quelques-unes de ses remarques et de sa bande de copains sur le fait d'être dispensée et qu'ils pensaient que je simulais, que ce n'était pas vrai...

Comme d'habitude, je m'ennuyais... Rester assise sur un banc pendant une heure à regarder des gens jouer, cela n'avait jamais été mon truc.

Arrivée au collègue, la cloche sonna pour signaler le début de la récréation. Je sentis son regard. Je pense même qu'il parlait dans mon dos. Je ne savais même pas si c'était vrai mais j'en avais l'impression. Cela me mettait vraiment mal à l'aise, je faisais comme si de rien n'était alors qu'au fond de moi, je pleurais.

Arrivés en Physique-Chimie, il y avait quelque chose de nouveau. Un garçon nous attendait debout devant le bureau. Il était grand, habillé vite fait. Son sweat était bleu marine. Une petite mèche brune cachait ses magnifiques yeux verts et ses lunettes rondes. Quand il se présenta, il avait un timbre de voix doux et cassé en même temps. Sa voix était agréable à écouter et me fit décrocher un petit sourire. Il était beau.

Comme à mon habitude, je n'écoutais pas le cours, tout en regardant le nouveau avec discrétion, je basculai vite dans mes pensées. Je songeais à ce que mes amis pensaient de moi. Ils se connaissaient depuis des années alors que moi, je ne les connaissais que depuis la cinquième. Et puis ils habitaient dans le même village alors que j'habitais à 15 minutes de chez eux. Ils étaient tellement plus heureux sans moi, je le voyais bien quand je les observais dans la cour ; ils rigolaient et quand j'arrivais, c'était le silence. Je me sentais si souvent hors conversation quand ils parlaient, peut-être une façon de me mettre à part. J'avais tellement peur de les blesser ou de leur faire du mal avec mes idées noires.

Une fois la cloche retentie, mes amis ne m'avaient même pas attendue à la sortie du cours. Je pensais l'avoir un peu mal pris mais bon, on n'était plus à cela près. Le cours d'allemand se déroulait plutôt bien jusqu'à une pensée. Je ne me souviens plus vraiment ce que disait cette pensée mais je me mis soudainement à trembler. Au début, c'était de petits tremblements mais ils s'intensifièrent de plus en plus. J'avais chaud, je transpirais. Les sons ne sortaient plus de ma bouche. Ma tête tournait légèrement. A la fin du cours, je sortis vite de la classe et allai déposer mon sac sur les étagères pour aller manger à la cantine. Une

vague de larmes m'envahit et je réussis à la repousser. Un surveillant me demanda sur le chemin si j'allais bien et je répondis oui avec une tête absolument pas convaincante. Il laissa passer et repartit. Je restai dans cet état pendant plus de 2 heures avec des vagues de tremblements plus ou moins fortes. Cela fait partie des pires moments de ma vie. Avec le temps, j'ai compris que je venais de faire une crise d'angoisse. L'après-midi ne se passa pas mieux que la matinée. Je restai seule et triste.

La sonnerie de 16h20 retentit, ce qui signa la fin des cours. J'avais tellement hâte de rentrer chez moi pour me reposer un peu, mais au lieu de ça j'attendais devant le collège celle avec qui j'avais pris le bus le matin. Je ne savais pas réellement pourquoi je faisais ça ; je la détestais et en même temps je restais avec elle, comme si c'était une des personnes que j'adorais. J'étais comme envoutée. Je me sentais vraiment comme un bouche-trou, j'étais toujours là pour elle dans les moments où elle en avait besoin alors qu'elle ne l'était jamais quand j'en avais besoin. Quand je lui avais dit que je voulais me suicider, elle m'avait juste réconfortée pendant 5 min puis avait changé de sujet, comme si en réalité tout allait bien et qu'elle ne me croyait pas, que je faisais ça pour attirer l'attention sur moi. Elle arriva 5 minutes plus tard accompagnée du nouveau. Je sentis une vague de colère en moi. C'est bon, elle allait encore me dire qu'elle voulait faire des choses avec lui car il était à son goût.

Elle était là, devant la grille. Elle devait sûrement attendre son amie. Je ne connaissais même pas son nom. La fille avec qui je parlais était ennuyeuse, elle me parlait que de trucs dit « de grand », et honnêtement cela me soulait un peu mais je ne disais rien. Je préférais regarder cette jeune fille. Ses courtes mèches châtaigne flottaient dans le vent doux. Ses yeux bleus cachés derrière le reflet de ses lunettes brillaient sous le soleil. Elle semblait être en colère, je ne sais pas vraiment pourquoi. Elle était belle. J'avais tellement envie d'aller la voir mais je n'eus pas le courage à cause de ce que m'avait raconté ce garçon pendant la récréation...

J'écartai vite cette pensée et j'allai la voir. Elle me dit : « On y va ? » d'un ton plus ou moins sympathique. Arrivées à l'arrêt de bus, j'allais prendre le bus le plus rapide pour rentrer chez moi mais elle commença à me reparler de ses histoires. Je décidai malheureusement de prendre le même bus qu'elle, ce qui me fit arriver une demi-heure plus tard. J'aurais aimé

lui parler de ma crise d'angoisse ou de mes problèmes mais je n'avais pas osé car je savais qu'en réalité elle s'en fichait.

Je traversai la porte de la maison et n'entendis pas mes parents me dire bonjour. J'allai les voir et ils me demandèrent si j'avais passé une bonne journée. Comme d'habitude, je leur répondis : « Normal, il ne s'est rien passé d'extraordinaire. ». Si seulement ils savaient la vérité... Alors comme d'habitude, je montai dans ma chambre, fermai la porte et, au lieu de me mettre à faire mes devoirs, je passai la soirée sur Tik Tok. Je n'étais plus motivée pour faire mes devoirs ou même pour réviser. Mes notes étaient en chute libre et j'avais de la chance, mes professeurs ne remarquaient pas que je ne faisais plus mes devoirs... Et puis Tik Tok avait ce côté agréable où quand tu es dessus, tu ne penses plus à tes problèmes, c'est comme s'ils n'existaient plus. Sur cette application, on avait une autre vie, meilleure que la nôtre. On rigolait devant certaines vidéos, on pleurait devant d'autres. On se sentait proche des personnes qui créaient les vidéos. Ils nous faisaient rêver. Finalement, cela nous faisait peut-être plus de mal que de bien car cela nous montrait surtout que la vie qu'ils ont ne serait jamais la nôtre. Mais on ne s'en rendait pas vraiment compte.

Le repas commencé, mes parents me firent une réflexion sur une de mes notes et sur mon comportement ces derniers temps. J'eus envie de tout leur balancer à la figure mais au lieu de ça, je levai les yeux au ciel et je ne répondis pas. Une fois le dîner fini, je partis dans ma chambre en tapant des pieds. Je regrettais tellement ces moments, je devrais vraiment passer plus de temps avec ma famille que sur mon téléphone. Mais c'était plus fort que moi.

Je descendis au moment où ma sœur allait se coucher pour prendre ma douche. Encore une fois, sur mon téléphone. Quelle triste vie. Je sortis de la douche, dis « Bonne nuit ! » à mes parents et allai me coucher. Arrivée dans ma chambre, je préparai mon sac pour le lendemain et mis mes écouteurs. J'écoutai deux ou trois morceaux et me mis à lire mon livre préféré, celui que je lisais au moins pour la 5^e fois. Quelques chapitres plus tard, je le rangeai et je remis mes écouteurs. J'éteignis la lumière et m'allongeai. La musique me fit réfléchir ; je repensai à ma journée, mes pensées se bouscullaient dans ma tête. Que se passerait-il si je me mettais à parler de ce qui m'arrive, comment les gens le prendraient ils ? Penseraient-ils que je jouais la comédie ? Ils me diraient peut-être que ça allait passer en quelques semaines.

Ces pensées me font douter moi-même sur le fait qu'en réalité je vais bien et que c'est juste une mauvaise passe. Mon monde à moi est tellement sombre, et si je mourrais ? Combien de personnes viendront à mon enterrement ? Combien regretteront de ne pas m'avoir posé une question de plus le matin : « Est-ce que ça va réellement ? » Mes amis tiennent-ils réellement à moi ? Je me sens tellement mal dans ma peau. Ce vide constant dans ma poitrine et cette haine emmagasinée depuis tant de temps me détruisaient à petit feu.

Même si quelque part j'avais des amis, je me sentais tellement seule, délaissée. Je me souvenais, l'année précédente, j'étais heureuse, je n'avais pas de problèmes. Je venais de fêter mon anniversaire avec mes amis. J'avais passé une superbe journée, on avait joué à cache-cache et on avait bien rigolé. Le lendemain je m'étais sentis seule, c'était sûrement un coup de cafard. Mais ça ne passa pas. Et c'est depuis ce jour-là, que tous les jours j'étais triste, que je ne prenais plus goût aux événements positifs, que je ne dormais plus la nuit, que je voyais le mal partout et quelque part c'était dommage que je sache si bien le cacher. Sur ces pensées négatives, et les images de ce si beau garçon, je m'endormis et je fis un horrible cauchemar.

Le réveil sonna, cette fois-ci je mis plus de temps à me réveiller, ce n'était pas comme-ci je n'avais pas l'habitude de veiller tard. Le lendemain c'était le week-end, plus qu'une journée à tenir. Ce jour-là nous commençons à 9 heures et je loupai mon bus. A peu près comme d'habitude. Je pris le suivant et j'arrivai 10 minutes en retard. Le nouveau était au fond de la classe quand j'arrivai dans la salle de latin. Il me regardait, avec un peu d'admiration, ou du mépris, de la jalousie ? Je ne voyais pas pourquoi ce serait le cas. Il était avec lui, celui qui ne cessait de me faire des remarques. C'était logique, ils étaient devenus amis. Allait-il me défendre ou le suivre ? Je voyais dans ses yeux qu'on lui avait déjà raconté des misères sur moi.

Je la regardais, elle venait d'entrer dans la salle de classe. Elle dégageait tellement de confiance et semblait heureuse. Elle était en retard mais la prof ne lui dit rien. Pourquoi je lui faisais ces remarques ? Je ne sais pas vraiment. Mais ça n'avait pas l'air de lui faire de mal donc je ne voyais pas de problème à continuer. Après tout, il n'était pas nouveau lui, donc il savait ce qu'il faisait...

La journée se déroula quasiment comme la veille, en un peu mieux. Le soir je repris le bus avec cette fille, une fois à la maison, le même soir que la veille mais comme on était vendredi, on me cria dessus vers 21 heures car je passais trop de temps sur mon téléphone. Une fois au lit, les mêmes pensées revinrent.

Le lendemain n'était pas non plus très gai. Je ressentis le favoritisme constant envers ma sœur, les remarques de mes parents et de ma sœur me faisaient un peu plus mal à chaque fois, comme un marteau qui t'enfonce un peu plus dans la terre. Je fis croire à mes parents que mes devoirs étaient faits, comme à chaque fois.

C'est grisant de ne plus avoir aucune motivation pour rien du tout.

Alors, j'avais passé le week-end sur Tik Tok.

Deux semaines passèrent, pas plus joyeux que les jours précédents . J'avais refait plusieurs crises d'angoisse, plus ou moins fortes. Les remarques continuaient à fuser. Le nouveau n'était pas aussi gentil que ce qu'on aurait pu espérer au début...

*

L'histoire ne se termina pas comme les autres. Celle-ci est plus triste. Après tous ces mois à se mordre les doigts, à sourire la journée, à faire comme si tout allait bien, et à pleurer dans son lit le soir, elle ne le supporta plus. Ce jeune garçon qui venait d'arriver dans la classe avait raccourci ses jours.

Elle était tombée amoureuse de lui dès le premier regard. Le fait qu'il lui fasse ces remarques lui avait juste fait sentir qu'elle devait partir et que c'était la meilleure des choses à faire. Pendant les vacances de Noël, entre les fêtes, elle décida de mettre fin à ses jours, le 31 décembre pour ne jamais quitter cette année.

Quand il apprit la nouvelle de sa mort, il fut extrêmement triste. Il regrettait de ne pas avoir su lui avouer ses sentiments. Au lieu de cela, il lui avait juste fait ces remarques, comme un moins que rien. Il se sentait minable.

Par son acte, elle détruisit aussi la vie de ses proches qui l'aimaient mais n'avaient pas su le lui montrer, ou n'avaient pas posé cette question : « Est-ce que ça va réellement ? ».

Quelques jours plus tard, on retrouva une lettre cachée dans sa peluche préférée. Personne n'osa l'ouvrir, même celle à qui elle était destinée. Il y était soigneusement calligraphié : « A ma très chère Cassandra. »

Agathe G.

L'ESPOIR NE
SAUVE
PAS...



Les lèvres en sang, couverte d'hématomes, un œil au beurre noir, des bosses un peu partout, l'épaule démise, boiteuse, mon ventre n'osant pas crier famine trop fort de peur d'aggraver l'état de ma côte en miettes, voici à quoi je ressemble. Pourtant mon séjour en prison n'a pas commencé...

« Silence, silence, silence... » Voilà ce que je me répète en boucle depuis dix heures ce matin : silence. C'est aussi simple que cela : si je parle, mes chances de m'en sortir vivante d'ici sont d'à peu près une sur mille car le juge ne fera pas de cadeau à une « menace terroriste pouvant potentiellement faire exploser le palais de justice au moindre mot ou geste ». Je me demande à quel moment ma vie a dérapé. J'étais bien ; j'avais un travail que j'aimais, des amis, une seconde famille en quelque sorte...

La preuve de la détérioration de mon état mental est que je trouve cette mascarade assez digne d'intérêt, même si ma vie est en jeu. Je ne peux m'empêcher de penser au sort de mon avocat, Alekseï. Que dire de lui ? Nous sommes amis depuis près de quatre ans, je l'ai connu étudiant, fiancé, fougueux, pompier à ses heures perdues, veuf avant même d'être marié, blessé et enfin avocat un peu fou malaimé des juges. Malgré moi je ne peux repousser l'idée grandissante qu'à cause de moi, parce qu'il me défend, il finira par mourir prématurément, lui aussi.

Je sais que je n'ai aucune chance de m'en sortir : comment faire alors que nous n'avons pas pu parler, alors que le juge risque sa vie et celle de ses proches ?

Je cogite aussi sur l'avenir du juge s'il craque, sa vie, sa famille, sa carrière et ses amis seront en danger, très grand danger...

Je sens que cette pseudo-justice n'est que le reflet de ce pays : mentir à tout prix, tout va bien, il n'y a aucun problème... La preuve en est qu'il y a quelques semaines, un ami a dû faire une intervention dans une école et expliquer à des enfants que notre pays était beau, avec un système de santé révolutionnaire, une justice équitable et impartiale et, entre autres, que la peine de mort n'était plus pratiquée ici, bref, qu'ils vivaient dans un monde parfait.

A vrai dire, je trouve cela totalement absurde. A l'époque, j'étais payée pour le faire, ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, je ne peux toujours pas le dire pour des raisons évidentes mais cela ne m'empêche pas de le penser : c'est certes un beau pays mais bâti sur le mensonge, la justice est partielle et faible, menacée à tout moment par l'Etat et les services secrets, les chiffres de santé sont catastrophiques même si personne ne dit rien de peur de ne plus se réveiller le lendemain et enfin, la peine de mort n'est plus officiellement pratiquée, ce qui n'empêche pas l'Etat, pardon, les juges, d'envoyer des gens dans des prisons dans le

Nord, sans chauffage, ni boisson, ni nourriture, ni accès aux soins, ni garantie de sécurité... Je pourrais continuer des heures sans être à court d'idées. Malheureusement, après huit heures éprouvantes de procès, il faut encore que je me lève afin de recevoir ma sentence. »

Le juge, quant à lui, réfléchit en tentant de ne pas paniquer et se demande ce qu'il doit faire :

« C'est vrai que cette loi est quelque peu absurde mais c'est tout de même la loi... Bon sang, que faire ? Mais je n'ai pas le choix... Olga, mon amour, que ferais-tu à ma place ? Protéger les enfants, si jeunes, je ne peux pas me résoudre à exposer au danger mon petit Ruslan et ma petite Vassilia... Si j'envoie cette jeune femme dans le Nord, elle n'y survivra pas, les conditions sont terribles, là-bas... En revanche, elle semble déjà en mauvais état et en l'envoyant dans ce centre, elle aura une mort rapide et ma famille aura la vie sauve. Voilà, c'est ce que je dois faire, je n'ai pas le choix, je suis désolé, mon Dieu, pardonnez-moi, je vous en prie... »

« Pitié, faites que cela fonctionne... mon Dieu, sauvez-la, je vous en prie... Le juge aura certainement idée de l'envoyer dans le Nord, elle n'y survivra pas... Je suppose que dans sa grande folie, il l'enverra dans une prison pour hommes, elle se fera... » pense Alekseï en laissant sa phrase en suspens et ne pouvant retenir un frisson.

« Que l'accusée se lève et réponde de ses actes devant la Justice. Elle sera envoyée dans une maison de séjour surveillé dans le Nord afin de méditer sur les conséquences de ses actes et les dangers qu'ils ont provoqués. Elle y restera jusqu'à la fin de sa vie. Sur ce, messieurs-dames, bonne fin de journée, » conclut le juge d'une voix claire.

Nous ne sommes pas à Moscou, pourtant, les procès en ont tout l'air : des procès injustes dont l'issue est déterminée à l'avance de la pire des manières. Je suis heureuse qu'Alekseï n'ait pas eu de problèmes, tout comme mon ancien supérieur, Konstantin, et ses hommes, mes anciens collègues... Le juge fait signe aux soldats de m'emmener, ce qu'ils font sans douceur aucune. Alors que je quitte la salle, j'entraperçois la mine catastrophée d'Alekseï et j'entends l'un des jurés crier au juge :

« C'est une honte ! Cette jeune femme aurait dû être fusillée en place publique, pour l'exemple ! Elle a... ».

Je n'entends pas la suite, devant moi, les soldats écartent les journalistes et caméramans les plus téméraires d'un violent coup d'épaule avant de me balancer dans le grand fourgon qui m'a déjà amenée. Ils font monter deux autres personnes, ferment la porte, la verrouillent, le soldat blond donne deux grands coups sur la porte et le moteur crache avant de démarrer à toute vitesse.

Quelques heures plus tard, c'est la première pause : les deux hommes descendent, deux autres montent, je pense que c'est la même chose pour le chauffeur et son copilote. J'ai faim et soif, personne ne m'a rien donné depuis hier soir et cela commence à se faire entendre de plus en plus et l'un des hommes a dû le voir car, bravant l'interdiction, il fait « tomber » son sandwich et une bouteille d'eau à mes pieds, lorsque je relève les yeux pour le remercier, il me jette un coup d'œil, m'impose le silence et me désigne son collègue du regard.

Trois jours et seize gardiens plus tard, en pleine nuit, le camion s'arrête. Un des soldats pousse la jeune fille dehors sans douceur, un homme vient avec une lampe de poche et braque le faisceau sur le visage de la jeune fille, détourne brusquement le regard et demande aux deux soldats au garde à vous d'amener la prisonnière dans les vestiaires avant de l'emmener en cellule. L'un des soldats répond bêtement que cette jeune fille a déjà été en garde à vue et en détention provisoire ; un passage au vestiaire est donc inutile puis, en voyant le visage de son supérieur, il ajoute que l'on n'est jamais trop prudent et se dirige rapidement vers la porte. L'homme à la lampe torche retient son collègue et lui murmure - un peu trop fort, toutefois, que la fille est dans un sale état et qu'il se demande s'il ne ferait pas mieux de la faire mourir maintenant, dans un stupide accident de voiture, ou s'il ferait mieux de la laisser croupir en prison même si cela coûterait plus cher à l'Etat. En vérité, il savait très bien que l'homme n'était pas chargé du transport des prisonniers mais d'observer et de faire un rapport à ses supérieurs, cet homme, si méprisable au premier abord, serait l'un des alliés de la prisonnière qui vient d'arriver et qui est déjà dans un mauvais état.

Pendant les cinq premiers jours, je suis placée à l'isolement, comme tout terroriste, mais mes gardiens n'ont rien à me reprocher : je prends mes repas, passe la journée allongée sur mon lit ou à faire du sport. Je chante parfois, je suis polie, calme. De plus, j'ai le sourire alors que je suis en prison. Alors, le sixième matin, à l'heure où le gardien passe distribuer le « repas », une bouillie épaisse avec laquelle j'aurais pu faire de l'enduit,

l'homme à la lampe torche -sans lampe cette fois-ci-, entre dans la pièce et garde un silence de mort pendant dix minutes avant de me demander brusquement si j'aimerais être avec quelqu'un d'autre dans la pièce... J'accepte sans réfléchir. Je n'aurais pas dû : les deux premières expériences sont des échecs. La première fois, c'était un homme... et la deuxième c'était une femme de quarante ans qui n'a fait que crier pendant les deux jours où nous sommes restées ensemble. Tout y est passé : du gouvernement et la justice d'il y a vingt ans aux prix exorbitants d'un paquet de chips ou de cigarettes, en passant par les jurons et malédictions de toutes sortes... J'ai cru que j'allais me pendre avec ses cheveux. Heureusement, un gardien est intervenu et j'ai retrouvé ma cellule et ma solitude.

L'homme revient, il dit qu'il va me présenter Oksana, qu'elle me ressemble, qu'elle est très calme et gentille mais aussi qu'elle finira sa peine dans un peu moins d'un mois.

Il n'a pas menti : nous nous entendons très bien, cela fait près de deux jours que nous sommes ensemble et il n'y a toujours pas eu d'incident. Elle me fait penser à un mélange entre Konstantin et une mère, le tout en restant très drôle, charmante et sympathique.

Le dernier soir, au détour d'une conversation, elle me demande ce que je fais ici. Je ne sais pas quoi répondre, vraiment, et cela m'embête, surtout parce qu'elle va croire que je ne lui fais pas confiance, alors je lui explique. Tout. Depuis le début. C'est long et difficile mais elle m'écoute attentivement, sans tenter de m'interrompre, ni de me presser.

« J'ai grandi en ville mais, après la mort de mes parents dans un incendie, j'ai décidé de m'installer dans un petit village de campagne où tout le monde me prenait pour un homme. C'est sûr qu'avec la tête rasée, des vêtements 'masculins' et ma silhouette, je reconnais que même mes voisins ne m'ont pas reconnue. Je tenais la caisse de la boulangerie en face de la caserne des pompiers et, un jour, le chef de la caserne en personne est venu chercher sa commande de gâteaux, friandises et viennoiseries mais il n'arrivait pas à tout porter. Mon supérieur m'a chargée de l'aider, ce que j'ai fait avec plaisir. Tout en marchant, il m'a expliqué qu'ils organisaient l'anniversaire de l'un des pompiers et m'a demandé ce que je ferai à sa place pour que la surprise soit la plus réussie possible. Je lui ai donné des idées et montré quelques astuces avant de retourner travailler. Le lendemain, alors que nous déchargions la farine à l'aube, il est revenu et a longuement parlé avec mon supérieur avant de repartir sans un mot.

Quelques jours plus tard, il vient et achète son pain. Ce faisant, il me glisse une phrase du genre :

« Est-ce que cela t'intéresserait de devenir pompier ? Volontaire, bien sûr, tu n'as pas fait l'Académie mais tu pourrais venir nous aider sur ton temps libre, par exemple, ou certains jours. J'ai demandé à ton patron et il n'a pas de problèmes avec cet arrangement... ».

Puis, il paie et s'en va en disant :

« J'te laisse réfléchir, gamin. Si t'as des questions, tu sais où me trouver. »

Six mois plus tard, il me remettait officiellement mon uniforme, « taille crevette » d'après lui. Je prenais mon service de dix-huit à vingt-deux heures tous les jours, sauf le dimanche où je travaillais toute la journée.

Au bout de deux ans, tous étaient après moi pour que j'envoie ma candidature et que je fasse totalement partie de l'équipe et que j'aie un meilleur salaire. C'était assez éprouvant, je ne pouvais pas leur dire : ce qu'ils ne savent pas, ils ne pourront pas le répéter, tu comprends ? Finalement, c'est ce silence qui m'envoya ici : Konstantin, l'homme qui m'a accueilli, et les garçons se sont débrouillés, je ne sais comment, pour envoyer ma candidature et m'amener sur place. Ils m'avaient demandé l'air de rien si j'avais ma carte d'identité mais je n'avais pas encore fait le lien. Bref, ils m'ont attendue dehors. La personne qui s'occupait des inscriptions était impressionnée par le CV qu'ils avaient écrit pour moi : simple et efficace. Elle était prête à m'inscrire d'office mais s'est souvenue au dernier moment du contrôle des pièces d'identité. Elle n'y trouva rien à redire sauf sur la ligne « sexe : F » : c'est interdit par la loi ! Par peur du scandale, elle me murmura très vite : « Vous êtes folle ? Vous voulez mourir ? Je vais supprimer votre profil mais ne remettez jamais les pieds dans une caserne ni dans un lieu comme ici ou devant l'une des Académies. » J'ai annoncé à mes collègues qu'elle ne voulait pas m'envoyer là-bas car je n'étais pas assez bien par rapport aux autres profils.

Tout se serait bien passé si cette idiote n'avait pas parlé avec une voisine qui en a parlé à une amie et ainsi de suite jusqu'à la femme du commissaire. Ils sont venus, m'ont arrêtée, m'ont interrogée de façon disons... musclée ; et mise en détention provisoire pendant trois mois, jusqu'à mon procès. Le juge a décidé de m'envoyer ici jusqu'à la fin de ma vie... mais au moins, mes collègues ont été épargnés., » conclus-je avec un soupir avant de lui demander : « Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?

_Je suis, enfin j'étais journaliste, et j'ai... disons mis mon nez là où il ne fallait pas et touché un point sensible. »

Voyant le regard interrogatif de sa camarade, elle continua sans se faire prier :

« J'ai trouvé une correspondance de l'Etat qui demandait à plusieurs responsables de prison de « faire du ménage en toute discrétion ». J'ai récupéré ces lettres et les ai amenées à Londres où elles n'ont pu être publiées car il y a eu un grand incendie dans le bâtiment de la rédaction. Je suis rentrée chez moi, ils m'ont arrêtée et jetée ici pour « affaire d'Etat » et toi, quel est le terme officiel ?

_Apologie du terrorisme, acte de terrorisme et mise en danger de la vie d'autrui.

_Ne t'inquiète pas, je vais te faire sortir de là, je te le promets. Dès que je sors, je file à Londres écrire cet article et tu sortiras. J'ai payé un gardien pour qu'il fasse passer un message à une amie. Elle a prévenu ma direction, ce qui a fait un scandale international et demain, je serai libre.

_J'espère que tu pourras rentrer chez toi, Oksana. »

Un mois plus tard, une nouvelle prisonnière arriva et me dit : « Toi, j'ai vu ta tête à la télévision. » Comme je m'étonne, l'autre ajoute : « Bah oui, tu t'appelles Sasha Ivanovitch et t'es là pour avoir intégré une équipe de pompiers dans un bled paumé ». Surprise par tant de vulgarité et de franchise, je lui demande ce que l'on racontait d'autre sur moi et j'obtiens cette réponse : « T'enflamme pas, z'en parlent pas, y'a qu'ces anglais qu'parlent de toi, t'sortiras jamais, désolée ».

Le mouvement prend de l'ampleur. Je suis reconfinée toute seule. Jamais je ne vois les mêmes gardiens et l'homme à la lampe torche ne vient plus.

Un jour, un autre homme vient et me dit :

« J'ai une surprise pour toi, suis-moi ».

Je le suis, je n'ai pas le choix. Deux soldats nous accompagnent. Nous montons dans un quatre-quatre et roulons jusqu'au soir. Là, au milieu d'un désert de glace et de neige, l'homme me dit d'attendre. Cinq minutes plus tard, un autre véhicule arrive, deux prisonniers en descendent et sont amenés à côté de moi. Je les reconnais tout de suite : ce sont Konstantin et Alekseï. Comment les ont-ils eus ? ils étaient libres ! Je ne comprends plus rien...

Les soldats s'écartent, nous mettent en joue... et tirent.

Les balles n'arriveront jamais : nous entendons les détonations et voyons, un à un, les soldats qui chutent pour ne plus se relever. Derrière eux, une ombre. Lui aussi je le reconnais : c'est l'homme du premier soir. Il nous fait signe de fuir et part, sans se retourner.

Cassandre D.

Une vie d'exode

Soudain, je sentis derrière moi une série de craquements de plus en plus proches. Je me retournai et me fis renverser par un morceau d'Iceberg. Je le sentis m'écraser le pied de ma jambe droite, sur le coup j'hurlai de douleur et me dépêchai de rejoindre la banquise pour ne pas couler.

Après avoir crié pendant plusieurs minutes, je me résiliai à arrêter et à continuer ma route ; je devais absolument réussir à atteindre le continent ! Plusieurs heures plus tard, je m'arrêtai et tombai de douleur, je n'en pouvais plus, ma jambe me faisait trop souffrir. Je décidai donc de la tremper dans l'eau pour me soulager. Quelques minutes plus tard, je repris ma course vers le continent. Je boitais et la glace ne me rendait pas la vie facile. Soudain, un moment d'inattention, et je glissai, tombai et sous l'intensité de la douleur, je m'évanouis.

Peu à peu, mes yeux s'ouvrirent et un mal de crâne me prit, j'avais si mal ! Soudain, quelque chose me toucha la jambe ; j'hurlai de douleur et vis un Bruant des neiges, un oiseau arctique, s'envoler de peur ; il commença à tourner au-dessus de moi à une distance assez élevée pour que je ne l'attrape pas. Depuis plusieurs jours, j'avais réussi à contrôler ma faim et à ne plus y penser. Mais en le voyant, la faim me prit et je commençai à saliver. Je me remis à marcher malgré la douleur et la faim que j'éprouvais. Je marchais, tous les jours, toutes les nuits, je devais rejoindre le continent ! La banquise fondait de plus en plus. Une question m'obsédait : pourquoi cet oiseau continuait-il à me suivre ? Peut-être qu'il comptait lui aussi rejoindre le continent. Dès qu'il se rapprocherait assez de moi je l'attraperais, l'étranglerais et je le mangerais, car j'avais bien trop faim. J'aurais pu sans doute, en temps normal, pêcher quelques poissons ou peut-être même des phoques, mais avec ma blessure, je n'arriverais même pas à me déplacer assez vite dans l'eau. Je restai donc à l'affût.

En marchant je distinguai quelque chose : de loin cela ressemblait à un phoque. Je me dépêchai donc comme je pouvais pour essayer de le manger. En arrivant, je pus constater que c'était bien un phoque mais mort. Je me jetai alors dessus et commençai à le manger. La viande n'était pas très fraîche et pouvait sûrement transmettre des maladies mais il fallait que je mange. Je vis l'oiseau se rapprocher de l'animal, il devait tellement être affamé que j'avais l'impression qu'il n'avait plus peur de moi. Rassasié, je m'écartai et je décidai de laisser l'oiseau tranquille. La nuit tomba et je cherchai un abri car je ne voulais pas dormir dehors comme les autres jours. Je tournai la tête de droite à gauche, espérant

trouver une grotte. D'un coup j'en aperçus une et, soulagé, je courus vers elle mais ma blessure était là pour me rappeler que je ne pouvais pas me presser.

Après une nuit bien confortable, je me remis en route vers le continent, la terre ferme. Soudain, un obstacle me barra la route, la banquise était brisée en deux. Il fallait que je nage pour atteindre l'autre rive. Je vis l'oiseau m'attendre de l'autre côté, j'eus la sensation qu'un lien d'amitié s'était créé entre nous. Je me préparai et plongeai le plus loin possible pour éviter de me fatiguer inutilement. Je mis toutes mes forces pour ne pas couler, je ne voulais pas mourir ! Pas avant d'atteindre le continent ! Une fois de l'autre côté de la rive, je m'affalai sur le sol, fis une pause et me mis à penser : le fait que la banquise soit de moins en moins épaisse et brisée à certains endroits était un bon signe, cela signifiait qu'il faisait de plus en plus chaud et que je me rapprochais donc de mon objectif.

Après des semaines interminables de marche, j'aperçus enfin une maison, j'étais donc depuis quelques minutes entrain de marcher sur la terre ferme. Enfin, j'avais atteint mon objectif de marcher sur ...

Soudain, mon corps me lâcha, je m'effondrai et mes yeux se fermèrent, tout doucement.

Où suis-je ?

Combien de temps ai-je dormi ?

Pourquoi est-ce que je suis allongé ?

Je suis vite interrompu dans mes réflexions par la douleur.

Soudain, je les vois se rapprocher de moi ; j'essaye de me lever mais impossible. L'un d'eux a une arme à la main. L'oiseau se met à battre des ailes et à partir au loin, pourquoi ?

Pourquoi m'abandonne-t-il après tout ce qu'on a traversé ensemble ? Il faut croire que je me suis fait des idées en pensant qu'il était mon ami.

J'entends un bruit sourd, très vite suivi d'une seconde douleur.

*Il faut croire que les ours polaires n'ont leur place ni sur la banquise ni sur le continent.
Pourquoi la nature humaine est-t-elle si rude ?*

Antoine B.

« Dans un environnement qui change, il n’y a pas de plus grand risque que de rester immobile. »

Jacques Chirac

Il entendit les sirènes de la police se rapprochant de plus en plus. C’est bon, ils arrivaient enfin. James n’espérait plus que ça. Depuis plus d’un quart d’heure, il était là, en état de choc, devant le cadavre gisant sur la table.

Lorsque les policiers entrèrent, ils virent la scène : un corps étendu sur une table, la tête trouée, le fusil encore dans les mains. Il se nommait Joseph ; il était propriétaire et agriculteur d’un grand champ de maïs.

Un officier se rapprocha de James et lui demanda ce qui s’était passé. Ce dernier ne put répondre. Dans sa tête, tout se bousculait. Il ne pouvait s’empêcher de se remémorer la scène à laquelle il avait assisté.

James Sawyer travaillait au marketing dans une société fabriquant des pesticides. Après la seconde Guerre Mondiale, la population mondiale avait augmenté rapidement et il fallait nourrir tout le monde ; les pesticides avaient donc été utilisés en grands nombres pour lutter contre les ravageurs. Mais depuis quelques temps, il recevait des plaintes d’agriculteurs qui n’arrivaient plus à produire malgré l’utilisation de leurs produits, accusant l’entreprise de vendre des pesticides inefficaces. James avait souvent ignoré ces plaintes-là. Mais ce jour-là, il avait vu la réalité en face.

Il s’était donc rendu chez un dénommé Joseph qui lui avait donné rendez-vous. Arrivé à destination, James entra directement dans le vif du sujet :

«Pourquoi m’avez-vous amené ici ?

- Eh bien... c’est à cause de mon champ... il ne produit plus, répondit l’agriculteur.

- Vous n’êtes pas le seul à qui ça arrive, et si vous pensez que cela vient de l’inefficacité de nos produits sur les insectes, vous vous trompez, rétorqua James.

- Je vous crois, continua Joseph, mais j’ai récemment fait des analyses de terre en suivant les conseils d’un ami, et... les gens du labo disent... »

Le paysan marqua une pause.

«Et alors ? demanda le commerçant.

- Ils disent que ma terre est morte ! »

Joseph éclata en sanglots. Il était assis en face de James, de l'autre côté d'une petite table en bois.

« C'est fini, dit-il, tout est fini monsieur. »

Il pointa un fusil contre son menton, enclencha le chien. James cria :

« Non ! ne faites pas... »

Trop tard, le coup était déjà parti, la tête tomba violemment sur la table, Joseph venait de mettre fin à ses jours.

De retour chez lui après avoir fait sa déposition au commissariat, James était très perturbé, ne cessant de penser à sa journée révélatrice. Il se disait que tout cela avait un lien avec les pesticides qu'il vendait, lui qui avait toujours pensé faire le bonheur de tout le monde. En une journée, sa vision du monde avait complètement basculé.

Quelques jours plus tard, James s'était suffisamment remis des événements pour retourner au travail. Il alla donc faire son rapport à son supérieur mais contre toute attente c'est Bob Johns, un haut dirigeant de l'entreprise, qui le reçut.

« Bonjour M. Sawyer, dit-il.

- Bonjour M. Johns, répondit James. Que me vaut un tel entretien ?

- Je venais pour vous voir à propos de ce qui s'est passé cette semaine. »

James devint pâle. Il bredouilla :

« Ah oui... je vois... je... je me souviens... c'est très compliqué à expliquer.

- Ne vous en faites pas, je sais ce qui s'est passé, et rien n'est de votre faute.

- Oui mais... il s'est quand même... suicidé.

- Ecoutez, cet homme souffrait sûrement de troubles psychologiques comme la dépression ou la folie par exemple. Je vous le répète, vous n'y êtes pour rien. »

Bob mentait en disant cela. Mais Il ne voulait pas que les gens découvrent les effets indésirables des pesticides et autres produits de ce genre ; il était prêt à étouffer certains faits pour limiter la révélation de ces informations. Il avait fait ses calculs : si les gens prenaient conscience de ce qu'il savait, les ventes diminueraient et son entreprise finirait par faire faillite. Il avait travaillé dur pour arriver jusqu'à ce poste et il n'était pas question qu'il le perde !

Dans le monde d'aujourd'hui, où la population commence à prendre conscience de la dangerosité des pesticides sur la biodiversité et sur la santé, certaines personnes profitent

de leur statut au sein de la société, et ce malgré l'état de notre planète, pour perpétrer leurs ventes, si diaboliques soient elles, uniquement à des fins lucratives.

A la fin de l'entretien, James sortit du bureau de M. Johns. Il était confus : il ne savait pas s'il devait croire les dernières paroles de Joseph ou bien faire confiance à ses supérieurs. Sur le trajet du retour, la voiture de James tomba en panne d'essence. Comme si cela ne suffisait pas, il était en plein milieu de nulle part ; il savait que la station-service la plus proche se trouvait à plusieurs kilomètres. De rage, il commença à taper sur son véhicule en l'insultant de tous les noms. Mais il ne savait pas encore que ses cris étaient importants, qu'ils allaient changer son destin et bouleverser celui de gens hauts placés.

Cet élan de colère attira l'attention d'un habitant du coin qui vint le voir et, devant sa détresse, lui proposa de dormir chez lui en attendant une dépanneuse. Les deux hommes commencèrent à discuter : le généreux inconnu se nommait Ecko. Il était afro-américain et agriculteur, comme beaucoup de personnes de la région, mais il avait une particularité : il cultivait sa terre sans aucun pesticide. James fut très étonné que cela soit possible et mit une bonne demi-heure avant d'y croire. Il demanda :

« Mais pourquoi ne parlez-vous pas de cette formidable information aux gens ?

- Eh bien... j'ai essayé, il y a quelque temps, mais cela ne s'est pas passé comme prévu.

- Que voulez-vous dire ? fit M. Sawyer, intrigué.

- On m'en a empêché, dit froidement Ecko

- Comment ça ? Qui vous en a empêché ?

- Un groupe de personnes travaillant dans une entreprise de pesticides. Ils ont eu vent de mes méthodes, et lorsque j'ai voulu en parler, ces personnes m'ont discrédité en montant un faux dossier sur moi, et par conséquent personne n'a voulu m'écouter.

- Et qui sont ces malfaiteurs ? interrogea James de plus en plus curieux et attristé par ce que lui apprenait Ecko.

- Je ne me souviens que du nom de l'homme qui était à l'origine de tout cela, il se nommait Bob Johns ; cet homme n'a pas hésité une seule seconde à détruire ma vie pour me faire taire. »

James eut de nouveau un choc ; il était désormais certain que ses supérieurs lui mentaient, que cet agriculteur nommé Joseph n'était pas fou, pas plus qu'Ecko. Et il était bel et bien décidé à changer la situation et à inverser la tendance.

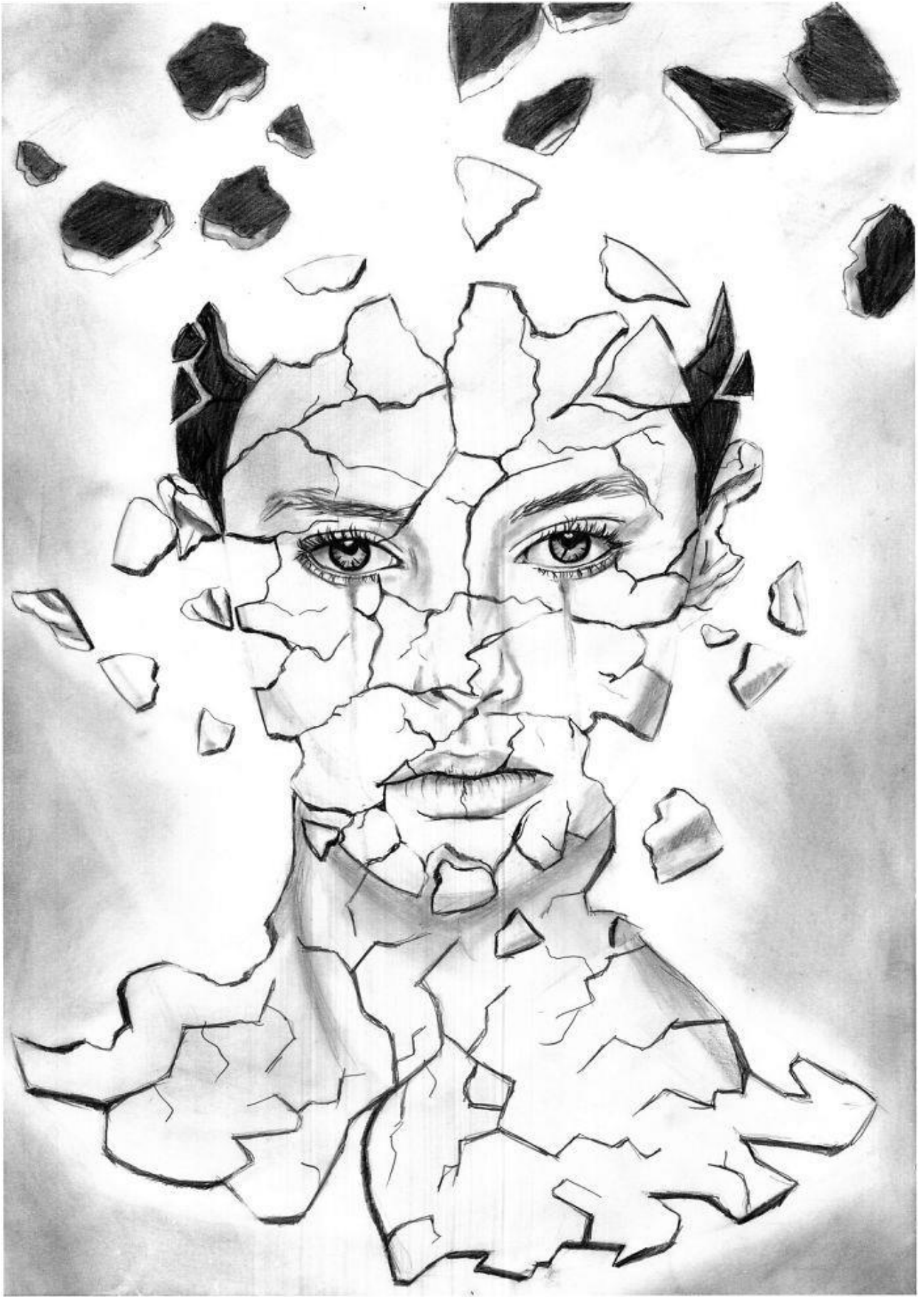
Quelques années plus tard, dans un grand bureau, luxueux et confortable, un homme est assis dans son fauteuil, devant son ordinateur, de luxe lui aussi, et regarde les informations quotidiennes sur les journaux, comme tous les jours, en arrivant au travail. Mais ce matin-là, l'homme pousse un énorme cri lorsqu'il voit son nom inscrit à la une de tous les sites d'informations : « Bob Johns, le malfaiteur », « M. Johns, le destructeur de la terre »...

Il n'a pas le temps de reprendre ses esprits que deux policiers entrent et l'emmènent au commissariat.

Un peu plus tôt dans la matinée une dépêche était parue : deux hommes avaient cherché pendant plusieurs années des preuves démontrant la machination d'un des dirigeants d'une grande entreprise de pesticides pour étouffer les informations compromettantes comme l'appauvrissement des sols par les pesticides, ce qui aurait pu nuire à ses ventes. En effet, l'étendue des dégâts sur la planète comme les maladies ou le réchauffement climatique étaient alarmants mais cet homme avait fait passer ses intérêts avant cela.

Les auteurs de cette dénonciation sont restés anonymes mais une rumeur court qu'il se nommaient... James Sawyer et M. Ecko.

Maxence B.



Laura, guérie d'avoir osé parler

« Laura, mais pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Ça fait combien de temps ? »

D'une voix peu distincte Laura lui répondit :

« Cela fait trois mois...

_Trois mois ! s'exclama Rose. Pourquoi me le révèles-tu que maintenant !

_Je me sens humiliée, salie. Je ne te le dis que maintenant car j'avais honte mais je ressens une profonde colère en moi et je veux de la justice dans ce monde sans cœur. Et je veux que tu m'aides, dit Laura en relevant la tête.

_Je suis avec toi ma belle, tu peux compter sur moi ! mais avant raconte-moi tout si tu en as la force.

_Je suis prête à te raconter assied toi, » déclara Laura.

3 mois plus tôt à Paris

Laura était sortie tard du travail ce soir-là. Il faisait nuit. Elle prit le RER10 en direction de la banlieue parisienne pour rentrer chez elle. Laura s'arrêta au terminus. Ce jour-là, elle s'était habillée avec une jolie robe rouge assez près du corps et elle portait des escarpins. Trois arrêts avant le sien, un groupe de jeunes monta dans le RER. Laura les observa discrètement ; elle ressentait de l'anxiété et un certain malaise. Surtout, il y en avait un ; un qui la regardait avec insistance. Son regard était sombre et glaçant. Laura croisa ses yeux d'un noir corbeau. Elle eut un frisson de peur et de dégoût. Son groupe d'amis était descendu à l'arrêt précédent. Lui était resté. Il se rapprocha de Laura et engagea la conversation.

« Salut », dit le jeune homme d'une voix roque.

Laura, surprise, répondit d'une voix hésitante :

« Bonjour...

_Comment tu t'appelles ? continua le garçon

_Laura et toi ?

_Pierre. Et t'es jolie princesse ! lança-t-il d'une voix presque humiliante.

_Merci, » murmura Laura mal à l'aise.

Laura l'observa de plus près. Il avait l'air ivre et confus. Pierre devait avoir le même âge que Laura, une vingtaine d'années. Le jeune homme était habillé d'un survêtement sale de trois jours avec un tour de cou Quechua en guise de bonnet.

Quand elle sortit de ses pensées, elle était enfin arrivée à son arrêt mais le jeune homme la suivit. Elle commença à accélérer le pas mais lui aussi. Tout à coup, il prit Laura par derrière et l'emmena dans une ruelle sombre et sale. La jeune femme essaya de crier mais Pierre lui mit un tissu sur la bouche et l'attacha. Elle était tétanisée.

Laura avait envie de crier de se débattre et de s'enfuir. Dans sa tête, c'était le chaos ; ses pensées étaient tellement fortes qu'elle n'arrivait pas à se concentrer. Quant à son corps, il était immobile, en état de choc ; elle n'arrivait pas à bouger, comme si elle n'était plus là, plus sur terre, plus elle-même. Son esprit et son corps étaient déconnectés du monde. Elle eut un réflexe infantin : fermer les yeux pour faire abstraction. Quand Pierre eut fini, il partit en courant. Laura resta plusieurs minutes sans bouger, nue au milieu de la ruelle, ne réalisant pas ce qu'elle venait de subir.

Quelques minutes plus tard, toujours sonnée, elle se rhabilla et marcha jusqu'à chez elle comme un robot. Arrivée, Laura s'effondra.

Les jours suivants elle ne retourna pas travailler et fut licenciée ; elle perdit toute vie sociale. Le premier mois, Laura ne dormait plus, elle s'était enfermée à double tours, craignant le retour de Pierre. Elle restait comme un légume devant la télé, sans même vraiment la regarder, passant ses journées à se dévaloriser, à penser qu'elle le méritait, qu'elle l'avait peut-être cherché en mettant une robe moulante, que c'était une bonne à rien et que Pierre avait eu raison. La nuit, elle pleurait sans cesse ; au moindre bruit, elle commençait à faire des crises d'angoisse et poussait des hurlements. Elle ne mangeait plus, ne dormait plus et ne prenait plus soin d'elle.

Le deuxième mois, elle avait cent-trente-huit appels manqués et plus de quatre-cents messages non lus. Peu à peu, elle recommença à manger, à prendre soin d'elle et à dormir au moins quelques heures. Puis au milieu du deuxième mois, elle eut un déclic, en regardant une émission télévisée où une fille plus jeune avait subi la même chose qu'elle. Sur le plateau, tous disaient tous que ce n'était pas la faute de cette jeune fille mais celle du violeur : elle se rendit enfin compte que ce n'était pas de sa faute et que Pierre devait être jugé.

Dans ce monde, beaucoup de filles, de femmes, d'hommes ou même d'enfants se font violer, 75 000 par an pour être exact. Cela fait beaucoup mais dans la tête des gens, le viol reste abstrait tant que l'on ne l'a pas subi. Cette épreuve rend malade, dévore, ronge et toutes les victimes restent dans l'ombre et souffrent mais personne ne les remarque, pire on les écrase comme des moustiques si le violeur est une célébrité. On ne les écoute pas, on minimise leurs souffrances. Toutes ces femmes, tous ces hommes et tant d'enfants ne verront jamais la justice se faire ; ils sont brisés, ne pourront jamais se reconstruire... Un vase cassé, on pourra toujours essayer de le réparer, il y aura toujours des fêlures.

Au bout du troisième mois elle en parla à Rose ; puis à sa famille.

Laura, Rose et la famille de Laura allèrent porter plainte le six avril 2016 au commissariat de Paris. La plainte fut entendue et l'enquête ouverte. Grâce aux caméras de la gare et aux souvenirs de Laura, Pierre fut retrouvé puis jugé. Il écopa de dix ans d'emprisonnement et de cent-mille euros d'amende.

Pierre ne chercha pas à nier car lui aussi au cours de ces derniers mois avait ressenti une profonde honte d'avoir violé une fille et s'imaginait toute les souffrances qu'il avait infligées. Un an plus tard, Laura reprit une vie normale et trouva un nouvel emploi. Elle retrouva peu à peu sa vie d'avant, retourna manger au restaurant avec ses amis et se rapprocha de plus en plus de sa famille. Elle avait retenu une chose de cette horrible et sombre histoire : *il ne faut jamais se sentir coupable quand on est victime. Il ne faut jamais rester dans le silence mais le briser : en parler est la meilleure chose à faire.*

Méliha H.